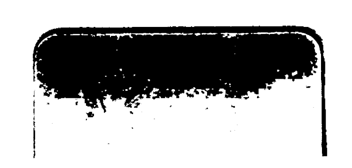

FL 3MQ2 3
FA
2242
617.2
MONTEILHET - NOTRE DAME DU PORT 1894



A. Kingsley Porter

GUIDE ILLUSTRÉ

DU TOURISTE ET DU PÈLERIN

A NOTRE-DAME DU PORT

PAR

L'Abbé Eugène MONTEILHET

VICAIRE A N.-D. DU PORT

Prix : 75 Centimes



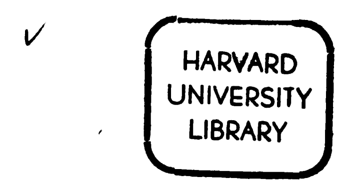
CLERMONT-FERRAND

IMPRIMERIE L. BELLET, ÉDITEUR

Avenue Centrale, 4.

—

1894



IMPRIMATUR

Claromonti, 20 augusti 1893.

† Petrus-M., *Episc. Claromonten.*

AVIS

AUX VISITEURS ET AUX PÈLERINS

Visite de l'église et des clochers. — S'adresser à la sacristie. Dans le clocher occidental se trouvent la plus belle sonnerie de la ville et un carillon très curieux. De la terrasse, on a une vue ravissante sur la plaine de la Limagne et les monts du Forez.

Se trouvent à la sacristie et se vendent au profit du sanctuaire :

Guide du touriste et du pèlerin. — *L'Histoire de Notre-Dame du Port,* par M. l'abbé Chaix, curé de la Cathédrale. — *La statue miraculeuse de Notre-Dame du Port,* par M. l'abbé Chardon, vicaire général. — *La neuvaine à Notre-Dame du Port.*

Des *photographies* de Notre-Dame du Port, les seules qui représentent la véritable image de la statue miraculeuse. Jusque-là, on avait seulement photographié différents modèles de statues commerciales peu conformes à l'exacte vérité. Il y a plusieurs formats : cartes de visite, 0 fr. 40; cartes album, 0 fr. 60; 18 × 24, 1 fr. 50; 24 × 30, 2 fr. 50.

Autres avis sur le pèlerinage de Notre-Dame du Port.

Lampes. — Plus de quinze lampes peuvent être entretenues dans la chapelle souterraine. Les personnes qui désirent que des lampes brûlent à leur intention, donnent 50 francs pour un an ; 5 francs pour un mois ; 2 francs pour neuf jours.

Cierges. — Les fidèles trouvent des cierges de différentes dimensions dans la Souterraine. Les étrangers qui nous témoignent par lettre le désir de faire brûler des cierges, précisent dans quel nombre et de quels prix ils les veulent. Le bénéfice est pour l'œuvre de la maîtrise employée au service des messes du pèlerinage et pour la restauration urgente de l'église.

Ex-voto. — Nous devons déclarer aux personnes qui offrent des ex-voto par notre intermédiaire, qu'il nous serait très utile de con-

naître la faveur obtenue, occasion de ce don. On est prié de nous en instruire, toutes les fois que des raisons particulières n'y mettront pas obstacle. Les dons en nature, comme vêtements sacerdotaux, nappes, linges d'autel, etc., faits *après consultation,* seraient souvent des ex-voto d'une grande utilité. Pour les plaques de marbre, on ne peut les placer sans une autorisation préalable de M. le curé.

Inscription dans l'archiconfrérie de Notre-Dame du Rosaire. — S'adresser à la sacristie ou à M. le curé de Notre-Dame du Port.

Croix, chapelets et médailles. — On peut s'adresser au clergé de la paroisse pour l'application des indulgences à ces pieux objets.

Pour plus amples renseignements sur ces divers avis, pour les *messes* que l'on désire faire dire dans la chapelle souterraine, et, en général, pour tout ce qui regarde le pèlerinage, s'adresser à la sacristie, ou, par lettre, à M. le curé de Notre-Dame du Port.



GUIDE ILLUSTRÉ

DU TOURISTE ET DU PÈLERIN

A NOTRE-DAME DU PORT



CHAPITRE I

Pourquoi cette appellation : N.-D. du Port? (1)

Un port rappelle les rivages de l'Océan et l'Auvergne est certes peu habituée à la voix tumultueuse des flots. Aussi l'étranger demande-t-il souvent d'où a pu venir une semblable appellation donnée à un lieu situé au centre des terres, et où il n'y avait ni mer, ni lac, ni fleuve, ni rivière.

Voici les diverses explications apportées par les auteurs. Les unes sont tirées des différents sens du mot latin *Portus,* et les autres de certaines formes et racines celtiques.

Afin de les mieux comprendre, il faut remonter à l'époque où saint Avit construisait l'église de Notre-Dame du Port. A la fin du VIe siècle de notre ère, la ville de Clermont, alors simplement appelée Urbs Arverna, du nom de la province dont elle était la capitale, se trouvait enfermée dans une enceinte qui, du côté du nord-est, n'allait pas au delà de l'emplacement actuel de Notre-

(1) La sainte Vierge est également invoquée sous ce titre dans les villes maritimes de Nice et de Honfleurs.

Dame du Port. Non loin de cet emplacement s'élevait alors une des portes de la ville. En avant de cette porte s'étendait une vaste esplanade à laquelle aboutissait le chemin public qui reliait la ville d'Auvergne à celle de Ricomagus (Riom), en passant sous les murs du monastère de Chantoin, et dont on voit encore les traces le long de notre cimetière des Carmes-Déchaux. Ce chemin public, que saint Grégoire de Tours appelle *Aggerem publicum,* n'était autre que l'ancienne voie romaine d'Augustonemetum (Clermont) à Avaricum (Bourges), construite sous le règne de l'empereur Claude.

La place sur laquelle venait aboutir cette voie, à son entrée dans la ville, s'appelait déjà le Port à cette époque reculée. Dufraisse en donne une raison toute matérielle. Il nous dit : « Avant que la ville ait été bouleversée et mise dans l'abrégé et circuit qu'elle a présentement, il y avait au-devant de cette église, du côté de l'orient et du septentrion, une place qu'on appelait le Port et qui était le lieu du port *(apporter, emporter)* de toutes les denrées, vivres et marchandises nécessaires aux habitans (1). »

Il est une seconde opinion également basée sur le mot latin *portus*. Elle a, sinon plus de fondement, au moins plus de poésie. La vieille cité arverne, dominant la plaine de la Limagne, n'avait-elle pas l'aspect d'un port sur la mer? Il convenait donc de donner le nom de port à la partie basse de la ville. C'était d'ailleurs rappeler le passé de notre plaine fertile et les temps préhistoriques. On sait qu'au moment où nos volcans étaient encore en pleine activité, la Limagne formait une sorte de Méditerranée

(1) Dufraisse, *Origine des églises de France,* p. 472.

ou mer intérieure, communiquant avec l'Océan par les vallées de l'Allier et de la Loire.

Quant à ceux qui dérivent cette appellation non plus du latin, mais du vieux langage celtique, il en est qui la font venir de la forme Puerz, Porz, encore usitée en Bretagne, pour désigner tout terrain vacant, clos de mur, qui précède une porte ou entrée quelconque. Pris dans ce sens, le mot de port aurait servi à désigner l'emplacement qui s'étendait de ce côté, au devant de la porte de la ville.

« Mais il est une autre forme celtique d'où peut venir le mot Port, d'après la disposition topographique et la configuration des terrains où s'est élevée depuis l'église de ce nom.

» Cette église, on le sait, a été bâtie dans un endroit profond et tout à fait en contre-bas, au pied du monticule où s'étage la ville de Clermont. Or, les Celtes avaient, pour désigner toute dépression du sol, tout lieu bas formant comme une sorte de vasque ou cuvette, le mot Pol ou Poul, racine de *palus,* marais, et de *pulvis,* poussière. La lettre *r* remplaçant facilement la lettre *l* et réciproquement, Pol et Poul ont donné les formes de Por et Pour. Cela étant, le nom de Port serait venu à ce lieu de sa situation déprimée, comme, peut-être, pour le fameux Port-Royal des champs, situé au milieu des terres « dans un vallon malsain, désert, affreux et sauvage » a dit Sainte-Beuve.

» Resterait à expliquer, dans cette hypothèse, comment l'expression latine *Portus* a pu être substituée à la forme primitive gauloise Por. La chose est bien simple. Les chroniqueurs du haut et du bas moyen-âge, écrivant en latin et se laissant guider uniquement par la consonance

des mots, ont été amenés comme naturellement à traduire par Portus la vieille expression populaire Por (1). »

Cette dernière explication semble aux yeux des savants la plus plausible et la plus précise.

Au reste, quelle que soit l'opinion que l'on adopte, ce qu'il y a de certain c'est que l'emplacement sur lequel se trouve l'église s'appelait déjà le Port de temps immémorial, et que c'est ce lieu qui a donné son nom à l'église, et non l'église qui a donné le sien à ce lieu.

Mais, en passant à l'église, le nom du lieu a pris une



(1) *Un Evêque d'Auvergne au VI[e] siècle*, par M. l'abbé Randanne p. 42.

signification nouvelle et chrétienne (1). Ne compare-t-on pas souvent la vie à une courte traversée? Nous devons aborder au port de l'éternité bienheureuse, mais de nombreux écueils nous exposent aux plus tristes naufrages. Qui nous donnera de tourner heureusement les obstacles et d'arriver sains et saufs? Au ciel nous avons une Mère. Des rivages éternels elle veille sur ses enfants. A qui tend vers elle une main suppliante, elle tend aussitôt une main secourable. Dans les moments où les vagues grondent avec plus de furie, où la barque est plus violemment agitée, quelle invocation plus touchante pourrait monter du cœur aux lèvres du passager en péril que celle de Notre-Dame du Port, nom béni qui est à lui seul une prière? En donnant ce titre à Marie, le chrétien n'indique-t-il pas, en effet, la grâce qu'il veut obtenir par sa puissante et maternelle intercession?

Dieu qui voulait que Marie, l'étoile de la mer, le seul vrai port du salut, fût invoquée sous ce titre, dans l'église de saint Avit, permit sans doute, par une sorte de prédestination mystérieuse, que l'emplacement portât déjà un nom en parfaite harmonie avec ses futures destinées.

(1) Les négociants de Rome païenne invoquaient Mercure, dieu du commerce et des voleurs; mais sur des lèvres chrétiennes, le titre de Notre-Dame du Port pourrait-il avoir le sens de Notre-Dame du Marché?

CHAPITRE II

A quelle époque remonte la construction de l'église actuelle ?

—

Duchesne, dans son ouvrage sur les antiquités des villes et des châteaux remarquables de France, parle ainsi de cette église : « Notre-Dame du Port fust premièrement fondée par l'évesque saint Avit, qui vivait du tems du roi Childebert. Mais ayant été détruite et brûlée par les Normands, l'évesque Sigon la fist rebastir, ainsi que témoignent ces vers assez grossiers, tirés d'un vieux manuscrit, qui se voit en icelle.

Hoc templum sanctus primò fundavit Avitus,
Inclytus antistes nobilis et genere.
Quod dicavit ovans Christo, sanctæque Mariæ,
Censibus et propria nobilitavit ope.
Hoc Normanorum flammis, gens ussit acerba
Bacchans et strages, heu ! miseras faciens ;
Sed Sigo hanc præsul prisco decoravit honore,
Ut tibi, Celsitonans, afforet aula micans (1). »

(1) Duchesne, p. 610. — Au-dessus de la porte de la sacristie est une plaque récente de marbre sur laquelle se trouve, en quelque sorte, la traduction des vers cités plus haut. On lit : Saint Avit fonda l'église de Notre-Dame du Port et la dédia à la sainte Vierge ; l'église fut livrée aux flammes par les Normands l'an 853, mais les murs restèrent debout. Elle fut restaurée l'an 866 par saint Sigon, évêque de Clermont.

Que fut cette œuvre de saint Sigon (en 866) succédant à celle de saint Avit (en 580)? Fut-elle une construction entièrement nouvelle entreprise sur les ruines de l'ancienne, ou seulement une restauration, un relèvement de l'édifice primitif construit par saint Avit? Cette dernière hypothèse semble la seule vraisemblable. L'histoire ne dit pas, en effet, que les Normands renversèrent de fond en comble la basilique de saint Avit, ces barbares n'en avaient pas le temps (1), mais simplement qu'ils la brûlèrent. Or, les parties inflammables seules durent devenir la proie de l'incendie. Il est donc à croire que les fondements, le narthex, la crypte, le blocage des murs, les colonnes de la basilique première, en un mot toutes les parties inférieures de l'édifice ont été conservées, et que saint Sigon, profitant de ce qui subsistait encore de l'œuvre de saint Avit, ne fit que la relever de ses ruines en suivant le plan de la première construction.

D'autre part, les travaux entrepris par saint Sigon ne

(1) La vérité de cette assertion semble confirmée par le fait suivant : En octobre 1833, des fouilles pratiquées le long du latéral sud de l'église du Port, mirent à découvert un tombeau en domite sur lequel une tablette de marbre blanc portait cette inscription :

HIC REQUIESCIT BONÆ MEMORIÆ REMESTO
VIXIT IN PACE ANNOS XLIII
TRANSIIT SUB 5 IDUS FEBRUARII
ANNO XVI REGNI DOMINI THEUDOBERTI

Cette épitaphe, déposée depuis au musée lapidaire de notre ville, date donc de la seizième année du règne de Théodebert II, roi d'Austrasie, c'est-à-dire de l'an 612. Le seul fait de la sépulture de ce contemporain de saint Avit, retrouvée intacte sous les murs de la basilique actuelle, ne prouve-t il pas que les substructions furent respectées par les barbares et remontent à saint Avit.

D'autres sarcophages en domite ou en grès, retrouvés près de l'abside, se voient encore dans la cour de la sacristie.

durèrent pas, au dire de nos annalistes, plus de deux ou trois ans. Ce laps de temps suffisait sans doute à une simple restauration, mais non à une construction nouvelle.

Depuis saint Sigon, de nombreux travaux furent encore exécutés. Etienne II, qui reconstruisit la cathédrale et qui fut évêque de Clermont de 944 à 976, paraît avoir accompli également d'importantes réparations à Notre-Dame du Port, comme semble l'indiquer un chapiteau du chœur de cette église qui porte sur l'une de ses faces l'inscription suivante : *In honorem Mariæ, Stephanus me fieri jussit,* Etienne m'a fait faire en l'honneur de Marie. On s'accorde, en effet, assez généralement à croire que ce nom de Stephanus désigne ici Etienne II.

Dans les dernières années du XIIe siècle, Ponce, disciple de saint Bernard et cinquante-huitième évêque de Clermont, adresse un appel à tous ses diocésains pour les engager à concourir à de nouvelles réparations que nécessitait l'état plus ou moins ruineux de la basilique du Port. Ces réparations urgentes, entreprises par Ponce, en 1185, ne purent s'achever que cinquante ans plus tard, sous l'épiscopat de Hugues de la Tour, par les soins de Guy, son frère, archidiacre de Lyon et doyen du chapitre du Port. Ils furent secondés par l'évêque Jacques de Préneste, légat en France du pape Innocent IV, qui en 1240 intéressa à cette œuvre les fidèles des provinces ecclésiastiques de Lyon et de Bourges, et obtint, dans ce but, le concours le plus empressé des métropolitains et des évêques des deux provinces (1).

(1) Les lettres de Ponce et de Jacques de Préneste sont actuellement aux archiv. départementales, Chapitre du Port, cot. V. M. l'abbé

Après tant de réparations et restaurations successives, subsiste-t-il encore quoi que ce soit de l'œuvre primitive? M. A. Mallay, architecte diocésain, auquel a été confiée la dernière restauration de l'édifice de 1842 à 1846, pense que les réparations ne furent jamais que partielles et ne modifièrent pas sensiblement le plan général.

Sans doute, avec MM. de Caumont, Mérimée, Viollet-Leduc, Lenoir, il faut reconnaître que le triforium, la coupole sur trompes, le revêtement des murs et surtout l'abside accusent une époque bien postérieure au VIe siècle; mais n'avons-nous pas rappelé plus haut qu'en 1185 et en 1240 des parties importantes de l'édifice furent reprises ou achevées. Ainsi en serait-il du mur de la façade sud avec sa porte byzantine du XIIe siècle.

N'est-il donc pas légitime de conclure que la basilique de Notre-Dame du Port, même après sa restauration par saint Sigon et les remaniements successifs qu'elle a pu subir, le long des âges, a conservé néanmoins l'ensemble de ses proportions et les principales lignes de sa structure première? Tel qu'il est, ce monument présenterait ainsi le type d'une église du VIe siècle, relevée au IXe, restaurée au XIIe et retouchée au XIIIe, mais avec une religieuse délicatesse qui, respectant tout ce qui pouvait rester de l'ancien édifice, lui conserva par là même son ordonnance générale et son caractère primitif.

« La basilique de Notre-Dame du Port, au moins dans celles de ses parties qui peuvent remonter à saint Avit, compte donc, à l'heure qu'il est, treize cents ans d'exis-

Chaix les a publiées dans son *Histoire de Notre-Dame du Port,* p. 82 et 86.

tence. Elle est, sans contredit, la plus ancienne des églises de Clermont. Dans le cours de son existence treize fois séculaire, des papes, des cardinaux, des archevêques, des évêques, des docteurs, des saints, et à leur suite, des multitudes et des générations sans nombre sont venues s'agenouiller sous ses voûtes et y répandre leurs larmes avec leurs prières, ou y porter le tribut de leurs hommages. Là fut le berceau des croisades. Là se prosternèrent des pèlerins tels que Urbain II, Pascal II, Calixte II, Innocent II et Alexandre III, des rois, des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers, l'élite et la masse des peuples. Que de gloire en un seul lieu ! Quel honneur pour ce sanctuaire devenu ainsi, à travers les siècles, comme le commun rendez-vous, l'asile, le refuge, le port de toutes les misères et de toutes les grandeurs (1). »

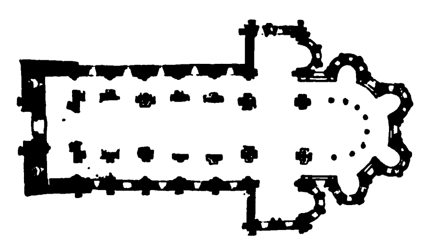
(1) *Un Evêque d'Auvergne au VIe siècle*, par M. l'abbé Randanne, p. 57.

CHAPITRE III

Description générale.

—

Extérieurement, l'église de Notre-Dame du Port, avec sa nef, ses transepts et son chevet, nous présente la forme d'une croix latine.



Cette église produirait le plus bel effet si elle était dégagée des maisons et des murs qui l'entourent. Dans l'état actuel, à peine aperçoit-on la façade occidentale, la plus grande partie du mur méridional et le chevet.

Cette dernière partie est l'une des plus remarquables de l'édifice. Elle nous frappe surtout par ces proportions harmonieuses avec lesquelles on a su s'élever graduellement des demi-coupoles et des combles des chapelles rayonnantes, au toit du déambulatoire et à celui du sanctuaire, et enfin jusque dans les airs, avec la tour du clocher. Pour donner plus de charmes encore à ce ravissant spectacle, une mosaïque de scories noires, mêlées de grès

jaunâtre, forme les dessins les plus variés : rosaces, damiers, losanges, triangles. Enfin des antéfixes sous la



forme de croix grecques artistement sculptées couronnent tous les combles et tous les pignons.

Les nefs et les bras des transepts sont couverts d'un seul jet, d'un toit en pierres de taille formant escalier. Ce toit repose sur un entablement droit soutenu par des modillons à enroulement.

A l'intersection des transepts s'élève une tour carrée terminée par un clocher lanterne octogonal. Ce clocher date seulement de 1846. Il a remplacé le premier détruit par le marteau stupide des Vandales de 1793. Il s'harmonise parfaitement avec le plan général de l'édifice. A l'ouest, on voit un autre clocher carré, moderne également, lourd et massif. Des pierres blanches y alternent avec des pierres de Volvic. Ces pierres de lave ne se retrouvent nulle part ailleurs dans le monument. Leur emploi est une faute.

Depuis 1889, grâce au zèle de M. l'abbé Virevaux, curé de Notre-Dame du Port, et à la charité des paroissiens, ce clocher renferme un magnifique carillon, dont les notes joyeuses annoncent toutes les fêtes de la Vierge et les grandes solennités.

Il comprend dix cloches qui donnent les notes suivantes :

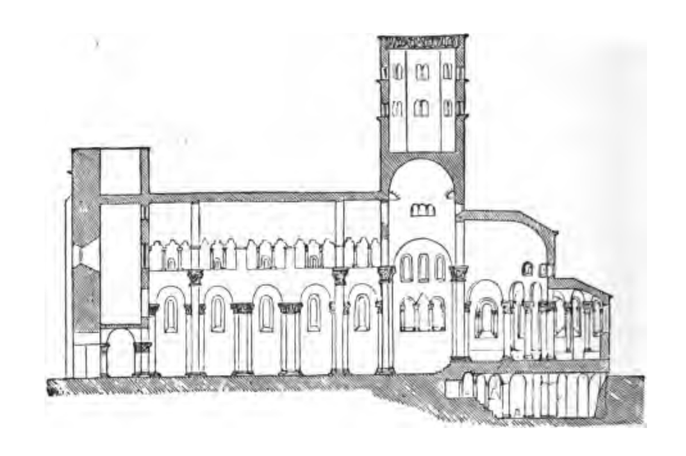
Si, ré, mi, fa#, sol, la, si, do, do#, ré.

Cinq d'entre elles : *si, ré, mi, sol, si* sonnent à la volée. Les cinq plus fortes ont les poids indiqués ci-après : 6,000, 3,000, 2,200, 1,800, 1,500.

Deux portes donnent accès à l'intérieur de l'église : l'une au midi, dont nous verrons plus loin le détail, l'autre à l'ouest, au bas d'un escalier, sous un porche du xve siècle. De cette porte, on est saisi par les belles proportions de l'édifice. Il a 46^{m} 50 de long sur 14 de large et se divise en trois nefs.

La nef principale, largeur 6^{m} 70, se compose de deux rangs de piliers sur lesquels repose une voûte en berceau. Elle compte cinq travées, séparées entre elles par des pi-

liers alternativement ronds ou carrés et cantonnés de trois colonnes seulement; sauf une exception pour un de ces



piliers, leur face sur la nef principale est en effet nue. On a ainsi appliqué très facilement aux piliers la chaire, le christ et les statues des quatre évangélistes.

Les nefs latérales, 3 mètres de largeur, ont des voûtes à arêtes. Elles sont surmontées de galeries dont la voûte en quart de cercle vient contrebouter la voûte plus élevée de la nef centrale. On a ainsi un magnifique triforium s'ouvrant de chaque côté sur la nef par cinq groupes de trois arceaux. Au nord, ces arceaux sont plein cintre et d'un seul jet, mais, chose singulière, le groupe le plus rapproché du transept compte seulement deux arceaux. Au midi, ils sont tous plein cintre et trilobés, à l'exception de celui du haut de la nef qui est d'un seul jet.

Dans chaque bras du transept, à l'est, se trouve une

petite chapelle en cul-de-four. Sur l'intertransept s'élève la coupole qui supporte le clocher central.

Huit colonnes mono-cylindriques formant hémicycle isolent le chœur du déambulatoire sur lequel s'ouvrent quatre petites chapelles rayonnantes. Ces mêmes colonnes supportent une demi-coupole abaissée sur l'autel en baldaquin.

Une magnifique grille de fer forgé entoure le sanctuaire. Les élégantes brindilles, comprises entre les montants verticaux, se présentent de champ, tandis que les brindilles, formant galerie, présentent à la vue leur côté large, parfaitement orné. Cette grille moderne passerait facilement pour l'œuvre du marteau des plus habiles ferronniers de l'époque romane.

Sous le chœur se trouve la crypte dont les chapelles correspondent à celles de l'église supérieure. Les deux escaliers par lesquels on y arrive se trouvent de chaque côté du chœur, dans le transept.

CHAPITRE IV

Sculptures extérieures.

—

PORTE DU SUD

Cette porte byzantine mérite une minutieuse attention. De magnifiques sculptures, mutilées pendant la Révolution, sont encore aujourd'hui dignes d'intérêt. Les artistes auxquels nous en sommes redevables, en fixant sur la pierre leurs nobles inspirations, croyaient sans doute à des œuvres immortelles. Ils n'avaient plus à redouter les terribles invasions du nord; pouvaient-ils prévoir que parmi leurs arrière-petits-neveux se trouveraient des sectaires assez dépourvus du sentiment religieux et du sentiment du beau, pour porter sur leurs chefs-d'œuvre chrétiens une main sacrilège et barbare.

De chaque côté, un grand personnage semble garder l'entrée du sanctuaire. Le nom est gravé au-dessus de la tête. A gauche, nous lisons : « *Ecce Isahias* », et à droite : « *Joannes Baptista.* » Le manteau en poils de chameau de ce dernier révèle suffisamment la présence du précurseur. On comprend le choix d'Isaïe et de Jean-Baptiste comme gardiens du temple de Marie. Isaïe a prédit la Vierge féconde (1). Et Jean-Baptiste, parent de Marie, le dernier de ces hérauts chargés d'âge en âge d'an-

(1) *Ecce virgo concipiet* (*Is.*, VII, 14).

noncer à la terre son roi, a montré de la main l'agneau de Dieu (1), l'Emmanuel prédit et venu au milieu de nous.

Trois sujets se trouvent sur le linteau dont le rebord sert de cadre et porte les légendes.



A droite, le baptême de Notre-Seigneur, circonstance la plus solennelle dans laquelle Jean-Baptiste ait exercé ses fonctions de baptiseur qui lui ont valu son surnom.

Au-dessus de la tête du Fils de Dieu on lit « *I H̄ S baptizat prolem Dom̄i Baptista.* »

(1) *Ecce agnus Dei* (*Joan.*, I, 29).

Ce dernier mot est en acrostiche sur la partie verticale du rebord. Notre-Seigneur, nu, est plongé jusqu'à mi-corps dans les eaux du Jourdain représentées par des lignes onduleuses et parallèles. Saint Jean a la main droite sur la tête du Sauveur. De l'autre côté, à genoux, un ange tient un linge prêt à recouvrir son divin Maître.

Au milieu, apparaît comme une niche. En regardant de près ce qui reste des sculptures, on reconnaît l'entrée d'un temple. Au-dessus le campanile, à droite et à gauche de belles colonnes romanes, à l'intérieur même du temple on voit l'autel surmonté de la lampe d'or toujours allumée devant le Saint des saints. La prédiction du prophète Michée va s'accomplir. La gloire du second temple sera supérieure à celle du premier. Encore un instant, et l'Enfant-Dieu que Marie dépose dans les bras du vieillard Siméon y fera son entrée. Sur l'encadrement nous lisons, au-dessus : « *In templo puer offertur Mater.* » Au-dessous : « *Hic puer excipitur in ulnis a Simeone.* »

Le côté gauche est exclusivement réservé à l'adoration des Mages. En avant du nimbe crucifère qui se trouve sur la tête de l'enfant Jésus, l'étoile miraculeuse s'est arrêtée. Assis sur les genoux de sa Mère, Jésus reçoit avec bienveillance les rois Mages qui ont suivi avec empressement la lumière intérieure de sa grâce plus encore que la lumière de sa messagère céleste. Le premier, un genou en terre, offre ses présents. Debout, les deux autres attendent leur tour. Derrière eux, les trois chevaux sur lesquels ils viennent d'arriver. Au-dessus, nous lisons : « *Ecce Magi nato deportant munera regi.* » Et au-dessous : « *Hethereo regi tres dant tria dona Sabei.* »

Au-dessus du linteau et sous un petit arc roman, le

tympan. Au milieu, assis sur un trône à arcature plein cintre dont l'escabeau est soutenu à droite par le lion de saint Marc, et à gauche par le bœuf de saint Luc, Jésus bénit de la main droite les personnes qui viennent se recommander à sa mère. A droite et à gauche de la tête, les lettres Α et Ω rappellent le texte de l'Apocalypse : « *Ego sum alpha et omega, principium et finis.* » Enfin assistent leur roi deux chérubins, en pied, avec six ailes; deux leur couvrent le corps par derrière, deux les enveloppent devant et deux s'élèvent au-dessus de leur tête.

De chaque côté de l'arc de décharge, deux petits tableaux finement sculptés sur une pierre rectangulaire, en saillie sur le mur, complètent ce bel ensemble.

Le petit tableau de droite représente la Nativité. On voit deux couches parallèles et inclinées. En bas, le lit de la sainte Vierge. Contrairement à la tradition, le sculpteur nous montre en Marie une mère souffrante et couchée. Saint Joseph est à ses pieds. En haut, deux anges aux grandes ailes supportent le berceau de l'enfant Jésus.

A gauche, deux personnages. L'un nimbé a des ailes et un bâton de voyageur; c'est évidemment un ange accomplissant une mission céleste auprès de son compagnon. La longue robe de ce dernier, le rational placé sur sa poitrine indiquent un prêtre juif; c'est sans doute Zacharie à qui l'ange Gabriel prédit la naissance du précurseur, deux fois représenté dans les sculptures de la porte.

Toutes ces sculptures furent autrefois coloriées. De cette ancienne décoration, il reste encore quelques rares vestiges sur les draperies. Ce qui subsiste, et c'est à remarquer, ce sont les plis des vêtements, ils sont toujours

parallèles ou concentriques ; pour les archéologues, ils sont l'indice de l'époque byzantine.

CHAPITEAUX EXTÉRIEURS

Trois chapiteaux méritent une mention spéciale. Deux sont au chevet de l'église. L'un, placé sur la troisième chapelle rayonnante, représente deux griffons, aux ailes déployées, affrontés, buvant dans le même calice : c'est l'image de la communion. L'autre est sur le côté sud de la deuxième chapelle. Au milieu d'une végétation luxuriante, à chacun des angles, un personnage cherche à s'emparer d'une pomme de pin. Ne serait-ce pas une réminiscence de la chute originelle ?

Sacrifice d'Abraham.

Au milieu de la façade du transept sud se trouve le troisième chapiteau. L'inscription placée sur le tailloir en indique le sujet : *Abraham, Isaac et Immolatio.*

L'autel est dressé. Isaac, les mains libres pour marquer sa résignation, y est étendu. Plein de confiance en la promesse divine, malgré l'épreuve du moment, Abraham, un pied sur un fagot de bois, saisit de la main gauche la victime et va la frapper du glaive à deux tranchants qu'il tient de la main droite. L'ange du Seigneur retient le bras de son fidèle serviteur dont les coups se dirigeront sur le bélier à grosses cornes qui apparaît derrière Isaac. Près d'Abraham, un petit agneau, la tête retournée en arrière, suit la scène avec intérêt. Il nous rappelle que Isaac n'était que la figure de l'agneau de Dieu immolé sur la croix.

CHAPITRE V

Sculptures intérieures.

—

Les chapiteaux nombreux de la grande nef, du chœur et du déambulatoire nous offrent des sculptures variées et intéressantes.

CHAPITEAUX DE LA NEF

Dans la nef seule il y a quarante-deux chapiteaux, les uns à feuillage, les autres historiés. Plusieurs semblent l'œuvre d'un ciseau corinthien, tant l'art antique reparaît dans le dessin de leurs larges feuilles d'acanthe et la grâce de leurs volutes. Les chapiteaux historiés sont plus remarquables. Il y en a six.

Trois se trouvent dans la nef latérale du nord. Le premier décore la colonne ouest du troisième pilier à partir du narthex. Il représente deux anges, une bande à la main. Sur l'une est écrit le nom de Joannes, sur l'autre celui de Marcus.

Sur la colonne ouest du quatrième pilier, on voit le deuxième chapiteau. Un pauvre malheureux, la corde au cou, est violemment entraîné par un personnage à l'aspect repoussant. Ainsi en agit le démon avec les victimes qu'il peut séduire; il cherche à les tirer en enfer.

Le troisième chapiteau, finement sculpté, représente deux éperviers. On le voit à gauche sur la colonne la plus rapprochée du transept. Ces deux éperviers nous rappellent certains droits temporels réservés au Chapitre du Port (1). L'esprit féodal avait introduit, dans le sanctuaire, des rites, des coutumes peu en harmonie avec l'esprit de l'Eglise. Ainsi le doyen du Chapitre du Port, au moyen âge, avait le privilège d'assister au chœur, et d'officier en tenant sur son poing un épervier ou un autre oiseau de chasse; de se faire précéder, dans les processions, d'un piqueur tenant ses chiens en laisse; d'avoir, pendant sa messe, son épervier sur une perche près de l'autel, et, sur l'autel même, un heaume et une cuirasse; enfin, pendant le chant de l'évangile par le diacre, de se tenir tourné vers le peuple avec une hallebarde dans la main droite et son épervier sur la main gauche.

Dans la nef latérale du midi se trouvent les trois autres chapiteaux symétriquement placés avec ceux que nous venons de décrire.

Le premier couronne la colonne méridionale du troisième pilier. On voit deux anges, préservés par une rondache à umbo du xe siècle, percer de leurs longues lances deux démons dont l'un a la forme d'un dragon et l'autre celle d'un homme. Ce dernier, cramponné au bouclier de son adversaire, tente en vain de l'entraîner dans sa chute.

Le deuxième chapiteau placé sur la colonne ouest du quatrième pilier représente la tentation de Notre-Seigneur. A droite, Lucifer sort du milieu des flammes très

(1) *La Dévotion à Marie honorée sous le titre de Notre-Dame du Port*, p. 349.

grossièrement imitées. De sa main immonde, il présente une pierre au Fils de Dieu et semble lui demander de la changer en pain, suivant le récit évangélique. Un ange portant un encensoir globuleux attend, derrière Notre-Seigneur, le départ de Satan confondu, pour adorer son divin Maître victorieux.

A droite, sur la colonne la plus rapprochée du transept, se trouve le dernier chapiteau. Deux centaures affrontés s'y jouent au milieu de branches entrelacées et garnies de pommes de pin. Le tout est d'un travail achevé.

CHAPITEAUX DU CHŒUR

Là se trouvent les chapiteaux dans lesquels l'art se montre davantage. Plusieurs représentent des sujets tirés de la nature végétale. Des feuilles d'acanthe étalent leurs frises légères formant volutes et les roses corinthiennes leurs corolles en relief.

Ailleurs, comme sur le premier chapiteau du chœur, à droite, ce sont des faucons dont les ailes se déploient et se rapprochent au pied du tailloir. Cinq des colonnes, formant hémicycle, ont des corbeilles ornées de personnages et offrent des sujets particulièrement intéressants. Elles sont dans l'ordre suivant, en commençant à droite : « Première, troisième, quatrième, cinquième et septième. »

PREMIER CHAPITEAU DU CHŒUR. — *Lutte des bons et des mauvais génies.* — Sur la face de ce chapiteau, regardant le déambulatoire, deux combattants luttent à coups de pierre, au milieu d'une belle végétation. Chacun d'eux se couvre d'un grand bouclier rond et légèrement convexe.

Du côté du chœur, au milieu des feuillages, deux personnages ailés se battent avec la lance; ils se couvrent l'un et l'autre d'une rondache voûtée, plus probablement en cuir et déjà transpercée par les lances dont le fer ressort au-dessous.

TROISIÈME CHAPITEAU DU CHŒUR. — *Assomption de la sainte Vierge.* — Le troisième chapiteau nous représente



l'Assomption de la sainte Vierge. Sur le côté ouest, Notre-Seigneur au nimbe crucifère tient entre ses mains

le corps emmaillotté de la Vierge au-dessus du sarcophage resté vide. A ses côtés, deux anges portent chacun un encensoir et un livre ouvert. On lit dans le premier livre : *Maria hon.*, et dans le second : *in celum* — Marie honorée dans le ciel.

Sur la face intérieure, un ange sonnant de l'olifan et portant une bannière ouvre la marche du cortège.

La face suivante représente un vaste mausolée, apparemment celui où Marie avait été déposée. De chaque côté, deux anges tiennent la porte ouverte à deux battants et semblent répéter le « *non est hìc* » (1) de la résurrection.

Sur la face extérieure, un ange ailé et nimbé tient un grand livre ouvert où on lit : « *Ecce libro vitæ, ecce Maria* — Voici le livre de vie, voici Marie. » Quoi de plus conforme à la doctrine des Pères? N'ont-ils pas donné le cœur de Marie comme la copie la plus authentique du livre de vie? Avoir son nom inscrit dans le cœur de Marie par une tendre piété envers elle, c'est être au nombre des prédestinés.

Ce chapiteau est d'une importance capitale comme marque de l'antique croyance de l'Auvergne à la translation au ciel du corps de la sainte Vierge. Le jour où l'Assomption deviendra un dogme de notre foi, l'église de Clermont, légitimement fière du chapiteau plusieurs fois séculaire de sa vieille basilique, dira avec joie, au nom de la France chrétienne : Nous l'avions toujours cru.

QUATRIÈME CHAPITEAU. — *Péché originel.* — La chute de nos premiers parents en fait tous les frais. Sur la face

(1) Il n'est plus ici (*Marc*, XVI, 6).

nord, un énorme serpent, debout, enlace ses anneaux autour d'une branche grêle et sarmenteuse. Il tient à sa bouche un raisin et présente à Ève le fruit défendu. Ève, aux longs cheveux et aux seins pendants, accepte de la main droite le pampre chargé de fruits, et de la main



gauche en présente un semblable à son époux. Adam veut et ne veut pas, il détourne la tête mais il a la main droite sur l'épaule de sa compagne pour l'encourager, et il accepte.

Du côté du chœur apparaît Notre-Seigneur au nimbe crucifère et vêtu d'une robe très ample. De la main droite il tient un livre ouvert où se lisent ces paroles : « *Ecce Adam casi unus ex vobis factus* — Voici Adam devenu comme l'un de nous. » La Vulgate porte *nobis* au lieu de *vobis* (*Gen.*, III, 22). Adam, dépouillé de tous ses privilèges, éprouve une confusion bien amère en entendant Dieu lui dire sur le ton de l'ironie la plus mordante : « Voici Adam devenu comme l'un de nous, sans doute, comme une quatrième personne divine, suivant la fallacieuse promesse du serpent. » De la main gauche, Notre-Seigneur chasse le premier homme du paradis terrestre.

La face suivante représente l'expulsion des coupables. Un ange ailé, nimbé et vêtu d'une tunique, saisit Adam par la barbe et l'entraîne. Adam, en colère, foule aux pieds sa compagne qui est tombée à genoux et lui prend la chevelure pendant qu'elle s'arrache elle-même les cheveux de désespoir.

L'artiste décrit ainsi simultanément le péché originel et ses funestes conséquences. La femme sera sous la puissance de son mari, telle est la condamnation (1), et nous voyons Ève sous les pieds d'Adam. Les passions doivent envahir l'humanité, et ici nous apparaissent la concupiscence, la colère et le désespoir. La concupiscence : sur la première face du chapiteau les feuilles couvrent d'elles-mêmes nos premiers parents : après la chute ils doivent les attirer à eux (2). Enfin, la colère et le désespoir ont

(1) *Et sub viri potestate eris* (*Gen.*, III, 16).

(2) *Cumque cognovissent se esse nudos, consuerunt folia ficus et fecerunt sibi perizomata* (*Gen.*, III, 7).

déterminé la première scène de ménage que nous avons sous les yeux.



Sur le côté du déambulatoire, un ange aux formes gracieuses, debout, la tête couverte d'une simple calotte, les ailes déployées, le milieu du corps revêtu d'une jupette et les jambes chaussées, rassemble de la main des branchages sarmenteux et chargés de raisins. Il est à la porte de l'Eden dont il défend l'entrée contre les malheureux proscrits.

Cinquième chapiteau. — Divers sujets du Nouveau Testament y sont représentés :

L'Annonciation. — Sur la face nord, l'ange Gabriel annonce à Marie le mystère de l'Incarnation. La sainte Vierge, drapée dans une large robe et la tête couverte d'un voile, rencontre le messager céleste sur le seuil de sa demeure. L'ange tient à deux mains son bâton de voyageur et adresse à Marie la salutation : *Ave Ma (Ave Maria)* qui est inscrite au-dessus de sa tête.

La Visitation. — Du côté du déambulatoire, on voit la visite de la sainte Vierge à sa cousine sainte Elisabeth. Devant une arcade plein cintre, deux femmes, dans les bras l'une de l'autre, conversent ensemble. Une auréole entoure la tête de la sainte Vierge. Un manteau jeté sur les épaules de sa compagne marque son grand âge. Elle a néanmoins, comme sa jeune cousine, le bonheur d'être mère. Nous allons voir sur la face suivante à quelle faveur céleste elle a dû d'échapper à l'opprobre de la stérilité.

Zacharie au temple. — Nous avons sous les yeux le temple de Jérusalem. Sous une coupole byzantine, au toit conique et à dalles imbriquées, une arcade plein cintre, ouverte, laisse apercevoir l'autel. A gauche du monument se trouve Zacharie, revêtu de ses habits sacerdotaux. On remarque l'étole des prêtres de la nouvelle loi au lieu du rational des prêtres juifs. Le vieillard, dont les ferventes et persévérantes prières pour obtenir un fils semblent à tout jamais désespérées, est venu au temple, désigné par le sort, pour offrir l'encens sur l'autel des parfums. De la main droite il tient un encensoir, et de la main gauche il élève une tablette sur laquelle on lit cette inscription : « *Joannes est nom...* — Jean est son nom. » Frappé de mutisme pour avoir douté un instant des promesses célestes, Zacharie dut en effet, au jour de la circoncision de

son fils, écrire sur une tablette le nom que le ciel lui-même avait désigné. A droite de l'autel, conformément au récit évangélique, un ange, à auréole aiguë et aux ailes déployées, tient à la main droite une bande sur laquelle on lit les paroles de saint Luc où l'ange assure à Zacharie que sa prière a été exaucée et que son épouse enfantera un fils : « *Ne timeas Zacharia.* » (*S. Luc*, I, 13.)

Joseph rassuré. — Le quatrième sujet représente un homme dans la force de l'âge et un ange qui le tire par la barbe. Deux inscriptions nous permettent d'en déterminer le sens historique. Sur le tailloir est écrit : « *Joseph apparuit* », et sur la banderole verticale que l'ange tient de la main droite : « *De te dimittere ea...* » (*Matth.*, I, 19). Immédiatement on est fixé. Joseph, la tête appuyée sur une main, semble sortir d'un profond sommeil. N'est-ce pas dans un songe que l'ange vient mettre un terme aux scrupules de son âme vierge ? Le saint patriarche voulait en cachette abandonner son épouse. L'envoyé du ciel retient par la barbe le chaste époux de Marie et dirige du même coup ses regards du côté du chapiteau où est représenté le mystère de l'Annonciation dans lequel se trouvent les explications destinées à dissiper ses inquiétudes.

Avant d'en finir avec ce chapiteau, regardons une dernière fois la banderole de l'ange. En outre de l'inscription déjà indiquée, sous un triple trait horizontal, on lit : « *Ritlius me fecit* — Ritlius m'a sculpté. » C'est là sans doute la signature du sculpteur des chapiteaux. Cette signature est rare à l'époque romane. L'artiste était alors plus préoccupé de passer ses œuvres que son nom à la postérité.

SEPTIÈME CHAPITEAU. — *L'humanité aux prises avec*

les passions. — Ce chapiteau représente des scènes d'un caractère allégorique.

Sur la face est, on voit deux vainqueurs et deux vaincus. Couverts d'un casque sphérique à pointe, revêtus



d'une cotte de mailles, protégés par un bouclier à umbo étoilé, armés de lances dont les longues hampes se croisent, les deux vainqueurs s'entr'aident et percent les démons qu'ils foulent aux pieds. Leurs noms sont gravés

en partie sur la banderole qui surmonte leur tête, en partie sur les boucliers. A droite nous lisons : « *Caritas* » ; à gauche : « *Sapi...tia (sapientia).* » On a donc sous les yeux le triomphe de la sagesse et de la charité sur la folie et l'égoïsme.

Du côté du déambulatoire, un personnage, vêtu d'une simple tunique, tient des deux mains un fer de lance et le plonge dans sa poitrine. Sur son bras droit, un affreux dragon ailé enroule sa longue queue dont l'extrémité est tirée par un démon gisant à terre. Au-dessus, sur le tailloir, on lit : « *Ira se occidit* — La colère se donne la mort. »

Du déambulatoire regardons le côté ouest du chapiteau. Un duel est engagé entre la charité et l'avarice. La charité, coiffée d'un casque sphérique à deux lobes, couverte d'une cotte de maille et armée d'un glaive à deux tranchants, porte un bouclier à umbo étoilé dont la devise est *caritas.* A sa droite, en qualité d'ange gardien, un ange ailé, couvert d'un casque conique et d'une cotte de maille, le soutient et l'encourage. Sur sa poitrine est ouvert un livre dont l'inscription explique la scène : « *Demon contra virtus pugnat* — Le démon combat contre la vertu. » Les cheveux en désordre, le bas du corps recouvert de longs poils, l'avarice a pour arme défensive un bouclier dont la devise est *avaritia,* et pour arme offensive un serpent à tête d'hydre qui enroule ses anneaux autour de son bras. Un second serpent lui enlace les jambes et l'entrave. L'avare n'est-il pas condamné à l'inaction par son vice déplorable ? A ses pieds, une urne au col étroit symbolise la cassette d'où l'or de l'avare s'échappe si difficilement.

A la quatrième face, un vieillard, à la pose timide et hésitante, présente de la main droite un chapiteau et montre de la main gauche, sur la poitrine d'un ange, un livre ouvert où on lit cette inscription : « *In honore Mariæ Stephanus me fieri jussit* — Etienne a ordonné ma construction en l'honneur de Marie. » D'après M. l'abbé Chaix (1), il s'agit seulement du chapiteau et du bienfaiteur qui l'a fait tailler. Pour M. du Ranquet (2), il y a plus, le chapiteau représente l'église entière offerte à Marie par l'intermédiaire d'un ange. On aurait ainsi le nom d'un dévoué serviteur de Marie qui accomplit dans son église d'importantes réparations. Etienne II, évêque de Clermont (944-976), est le seul de ce nom qui ait pu entreprendre une œuvre pareille.

CHAPITEAUX DU DÉAMBULATOIRE

Un seul chapiteau relatif au jugement particulier doit attirer notre attention. C'est le premier, au sud. Il est orné de cinq personnages ; une bande, brisée en chevrons multiples, leur couvre le milieu du corps. Celui du milieu, imberbe, nu, à genoux, la chaîne au cou, est saisi aux bras par deux démons, ses voisins. Ses jambes sont rongées par des monstres dont on n'aperçoit que la tête, à la gueule armée de dents aiguës ; il tient de chaque main un ornement bifurqué, formant arcade à volute au-dessus de la tête des personnages.

Les deux démons grimaçants qui le tiennent enchaîné

(1) *Histoire de Notre-Dame du Port*, p. 40.
(2) *Étude sur les sculptures de Notre-Dame du Port*, p. 41.

sont nus, barbus et les cheveux hérissés; ils ont des ailes, et de longs poils leur couvrent le bas du corps.

A droite, un ange imberbe, à la figure calme, tient d'une main une plume ou stylet, et de l'autre une écritoire qui a la forme d'une corne. Il écrit sur la bande chevronnée.

A gauche, un démon semblable aux deux premiers que nous avons vus, porte un encrier de même forme; il écrit aussi sur la bande.

Il est difficile de déchiffrer ce qui est écrit sur ces longs chevrons; cependant nous avons cru y lire, du côté de l'ange : « *Virt... scripsit...* — Il écrit les vertus. »

Il est à remarquer que l'encrier du démon est beaucoup plus grand que celui de l'ange. Sans doute l'imagier a voulu nous faire comprendre que les fautes sont généralement plus nombreuses que les actes de vertu.

C'est la croyance de l'Eglise catholique au jugement particulier que l'artiste a voulu rappeler à la mémoire des fidèles.

CHAPITRE VI

Vitraux.

—

APERÇU GÉNÉRAL

On divise la peinture sur verre en trois classes : la première est la peinture en verre, au moyen de verres teints ou colorés dans la masse aux verreries ; la deuxième est la peinture sur verre blanc, avec des couleurs vitrifiables, appliquées au pinceau et cuites à la moufle ; la troisième est la peinture aux procédés mixtes, c'est-à-dire empruntant le concours de la première et de la seconde manière.

C'est par l'emploi de cette dernière méthode que, dans notre siècle, des artistes chrétiens ont travaillé à ressusciter un art abandonné depuis le milieu du XVIIe siècle, après avoir joué un si grand rôle dans toutes les constructions religieuses du moyen âge (1).

(1) Voici à quelle occasion deux de nos compatriotes, qui ont contribué pour une large part à la réhabilitation de la peinture sur verre, furent amenés à s'en occuper.

Le 26 juillet 1835, un ouragan terrible vint, au milieu d'une journée accablante de chaleur, fondre sur la ville de Clermont et ses environs. Des grêlons énormes causèrent des dommages immenses. La Cathédrale, si fière de ses riches et magnifiques vitraux dont l'avait décorée saint Louis, s'en vit en partie dépouillée. Cette perte fut d'autant plus sensible qu'on la regardait comme irréparable.

Heureusement il se trouva à Clermont, à cette époque, deux hommes que plus d'un lien avaient étroitement unis, tous les deux anciens soldats, chefs supérieurs, retirés du service en 1830 pour

En 1842, M. Thévenot, secrétaire général de l'Académie de Clermont, conservateur des monuments historiques du département et membre correspondant du ministre de l'instruction publique pour les deux sections des travaux historiques et des beaux-arts, exécutait les verrières du déambulatoire du chœur de l'église de Notre-Dame du Port dont il était l'un des fabriciens. Ses connaissances étaient variées, étendues, solides. L'archéologie, l'iconographie, les beaux-arts, l'histoire, l'Ecriture sainte, les Pères de l'Eglise, les polémiques religieuses faisaient l'objet principal et presque constant de ses études et le préparaient admirablement à la composition des magnifiques vitraux de Notre-Dame du Port.

Ces vitraux rappellent, par leur disposition générale, les premières verrières de la fin du XIIe siècle et du commencement du XIIIe. Ils sont composés de petits médaillons

refus de serment, tous les deux instruits et maniant habilement, sans aucun but de spéculation, le crayon et le pinceau de l'artiste, c'étaient MM. Etienne Thévenot et Emile Thibaud. Plus désolés que tous les autres des dégâts causés à la Cathédrale par le fléau, ils résolurent de le réparer. Pour arriver à leur but, pour faire revivre l'art depuis si longtemps négligé de la peinture sur verre, ils mirent en communauté leur intelligence, leurs talents, leurs recherches, leurs efforts. Après divers tâtonnements et essais infructueux faits dans le silence du secret, ils purent un jour s'écrier, dans un transport de joie, comme Archimède : Nous avons trouvé !

Une véritable révolution, due à nos deux savants compatriotes, s'opéra alors dans la décoration de nos monuments religieux. Ayant établi dans la capitale de l'Auvergne un vaste atelier de peinture sur verre, le premier en France, depuis plusieurs siècles, si l'on en excepte celui en miniature et à l'état d'essai de la manufacture de Sèvres, MM. Thévenot et Thibaud imprimèrent, avec leurs seules forces et leurs seules ressources, cet élan artistique auquel on doit ces magnifiques vitraux qui ornent aujourd'hui, non seulement les grandes cathédrales de l'Europe et du monde catholique, mais encore les plus modestes églises des petites villes et des campagnes.

de différentes formes, ronds, losangés, elliptiques, quadrilobés, historiés, d'un fond bleu très foncé, bordés de perles et symétriquement distribués sur des fonds de mosaïque de verre. Ces fonds sont eux-mêmes divisés en une foule de petits compartiments également ronds, losangés ou encore quadrangulaires, remplis de feuilles la plupart du temps à quatre pétales, de trèfles et d'autres ornements du même genre. Le vitrail entier est encadré d'une bordure relativement large et faite d'enroulements agencés avec beaucoup d'art et de feuillages toujours conventionnels et exotiques. De petites feuilles de plomb, très minces et très étroites sertissent chaque morceau de verre et composent des panneaux. Des armatures en fer réunissent les parties principales du vitrail, et à chaque meneau une barre de fer, scellée dans la pierre, maintient tout en place.

Parlant de la peinture sur verre aux XII[e] et XIII[e] siècles, M. E. Thibaud nous dit que « le vitrail de cette époque nous apparaît comme un brillant reflet de la cour céleste avec sa légion de bienheureux, d'anges et de prophètes, dont les naïves et pieuses figures se dessinent vivement au milieu d'un semé d'émeraudes, de rubis et de saphirs. Il ne faut chercher dans ce vitrail ni le fini du dessin, ni la science des ombres, tout est sacrifié à la pensée et à l'effet tellement prodigieux, qu'après six siècles nous sommes encore à l'admirer ».

Ce vitrail antique, M. Thévenot l'a placé sous nos yeux à Notre-Dame du Port. Pour les couleurs, l'artiste a retrouvé ces tons chauds et harmonieusement combinés qui caractérisent les verrières du moyen âge. Quant à la façon de représenter les sujets, il n'a pas été moins heureux. Au XVI[e] siècle, au moment de la Renaissance, tout sera

Grec ou Romain dans la littérature, les arts, jusque dans les mœurs et le costume; tant est grand l'enthousiasme qui entraîne vers le passé. Pendant les XIIe et XIIIe siècles, au contraire, on ramène le passé au présent; en fait de coutumes, on ne connaît que les coutumes d'alors, peu importe la couleur locale, et dans la littérature, les arts; on ne peut évoquer le passé, le faire revivre, sans mêler aux faits anciens une foule de détails relatifs à la chevalerie, aux croyances et aux coutumes du moyen âge. Les peintres verriers ne font pas exception à la loi commune. M. Thévenot a étudié leurs compositions et saura les imiter. Dans le premier vitrail du côté de l'épître, le paradis terrestre nous apparaît entouré de murs crénelés. Dans le grand vitrail qui lui fait pendant, du côté de l'évangile, nous voyons, à la partie supérieure, la Jérusalem céleste fortifiée comme Paris sous Philippe-Auguste. Dans la première chapelle rayonnante, un médaillon est consacré au voyage des rois Mages à Bethléem. Ces trois princes de l'Arabie, à cheval, n'ont rien qui rappelle l'Orient. Ils sont mis comme au temps des premiers Capétiens.

Les vitraux du déambulatoire ont donc un véritable cachet d'antiquité. Quoi d'étonnant que le visiteur leur accorde volontiers une existence plusieurs fois séculaire? Ne semblent-ils pas avoir pour origine, l'origine même de la vieille basilique avec laquelle ils s'harmonisent si parfaitement? Ils étaient à peine placés qu'on décernait une médaille à leur auteur. Chose rare, pour cette circonstance le jury ne craignit pas de se déplacer et de venir jusqu'à Notre-Dame du Port pour apprécier l'œuvre de M. Thévenot et en reconnaître hautement le mérite indiscutable.

Lorsque les ressources de l'église et les offrandes généreuses de personnes dévouées à Notre-Dame du Port permirent de continuer les vitraux, M. Thévenot n'existait plus. Il était mort en 1862.

De 1880 à 1890, l'exécution des vitraux des nefs latérales fut confiée à M. Gaudin. On voulait le plus de lumière possible. Déplorable condition pour l'artiste ! Les vitraux, dont on a considérablement adouci les teintes, ont peu de cachet et l'obscurité règne encore dans la nef. Quelle distance entre le travail de 1842 et celui de 1880 ! Dans les derniers vitraux il n'y a point de variété : les mêmes bordures reviennent alternativement, tous les médaillons ont une couronne identique. Au lieu de mosaïque entre les médaillons, on a invariablement le même verre dépoli bien froid et bien monotone. Pour les sujets, point de fond sur lequel se détachent nettement les personnages. Suivant les heures de la journée, en particulier pour les deux vitraux placés dans la nef méridionale, on en est même à se demander vainement ce que représentent les médaillons. Au milieu des flots de lumière dont ils sont tamisés, les vitraux ne conservent plus de tons pleins et francs. Les rayons lumineux se précipitant à travers les parties blanches ou trop dégradées, neutralisent complètement le ton local de l'objet et font disparaître le sujet représenté. Il ne reste plus qu'une lumière diffuse qui efface les demi-teintes et ne respecte que les linéaments opaques des plombs ou des traits.

VITRAUX DU DÉAMBULATOIRE

Les vitraux du chœur sont au nombre de dix-sept, parmi lesquels douze plus petits se trouvent dans les cha-

pelles rayonnantes. Ils renferment en abrégé l'histoire de la religion. La création, la chute du premier homme, l'incarnation, la rédemption, nos destinées immortelles ont fourni à l'artiste les sujets les plus variés et les plus saisissants. Nous allons les décrire successivement en commençant du côté de l'épître.

Premier vitrail.

Le premier vitrail est particulièrement remarquable. Par un bel antropomorphisme poétique, le psalmiste avait montré Dieu façonnant l'univers de ses doigts habiles : « *Quoniam videbo cœlos tuos opera digitorum tuorum* » (*Ps.* VIII, 4). Le peintre s'en est souvenu. Nous voyons au sommet du vitrail la main toute-puissante qui a jeté dans l'espace des milliers de mondes. Un nimbe crucifère entoure cette main et la désigne comme celle du Verbe incarné, représenté d'ailleurs dans chacun des médaillons du vitrail. Rien de plus conforme à l'enseignement catholique. Par appropriation, ne dit-on pas que la création décrétée par Dieu le Père a été exécutée par Dieu le Fils? Tout a été fait par lui : « *Omnia per ipsum facta sunt* » (*Joan.*, I, 3); mais il existait lui-même de toute éternité : « *In principio erat Verbum* (1), » avant la première aurore, avant les astres, avant tous les siècles, Dieu le Père l'engendre éternellement. De chaque côté du nimbe, placées en hémicycle, les paroles du saint roi David : « *Ex utero ante luciferum genui te* (2), » nous rappellent cette génération éternelle.

Enfin le temps commence. Avec le ciel et la terre, il y

(1) Au commencement était le Verbe.

(2) Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore (*Ps.* CIX, 3).

aura un premier instant, un premier jour. Réservé à l'œuvre de ce premier jour, un grand médaillon quadrilobé occupe la partie supérieure du vitrail. Le sujet représenté dans le lobe du haut nous rappelle le premier verset de la Bible : « *In principio Deus creavit cœlum et terram* (1). » Notre-Seigneur a devant lui deux sphères superposées, images de la double création du ciel et de la terre qui vient d'avoir lieu. Dans la sphère supérieure habitent les esprits angéliques. Dans la sphère inférieure, conformément au second verset de la Bible, « l'esprit de Dieu était porté sur les eaux, » on voit une colombe, symbole de l'Esprit-Saint, planer sur la masse du chaos et y déposer des germes de fécondité.

Le texte de l'apôtre saint Paul : « *Et adorent eum (primogenitum Patris) angeli ejus* (2), » insinue que l'objet de l'épreuve des anges a consisté dans l'adoration du Verbe incarné présenté à leurs regards dans le lointain des âges. Aussi voyons-nous dans le petit médaillon central les anges fidèles qui adorent respectueusement leur divin Roi. Il y eut des révoltés. A gauche est représentée leur défaite ; le dragon est sous les pieds de saint Michel victorieux. A droite, nous voyons leur châtiment : les démons, la tête la première, sont précipités dans les flammes vengeresses. En bas apparaît la gueule d'un monstre d'où s'échappent et où s'engouffrent les démons. Ainsi aimait-on au moyen âge à représenter le *puits de l'abîme*.

Dans la partie centrale du vitrail, à gauche, se trouve

(1) Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

(2) Que les anges adorent le premier-né du Père (*Héb.*, 1, 6).

un demi-médaillon quadrilobé où est dépeinte l'œuvre du deuxième jour. Le Fils de Dieu sépare l'abîme mugissant des eaux. Une partie s'élève dans l'air où elle flotte sous forme de nuages et de vapeurs, l'autre demeure sur la terre, entre les deux est le firmament.

Dans le petit médaillon voisin, nous voyons les œuvres des troisième et quatrième jours. A gauche, « Celui qui met un frein à la fureur des flots » relègue les eaux dans le vaste lit de l'Océan. La terre apparaît et les végétaux lui forment une magnifique parure. A droite, de nombreuses étoiles scintillent sur la voûte empourprée du ciel à laquelle Dieu suspend le soleil et la lune.

Dans le demi-médaillon de droite est représentée l'œuvre du cinquième jour. Sous la bénédiction féconde du Fils de Dieu, la vie animale apparaît. Les poissons nagent dans les eaux profondes. L'aigle déploie dans les airs ses larges ailes. Le serpent déroule sur la terre ses anneaux ondulés. Un animal domestique et un animal sauvage sont prêts à parcourir librement leur domaine en l'absence de leur roi.

Le grand médaillon quadrilobé du bas est réservé à la création et à la chute du premier homme..Dans le lobe du haut, Dieu donne une compagne à Adam pendant son sommeil. A gauche, Dieu indique aux heureux habitants du paradis terrestre le fruit défendu. A droite a lieu la tentation. Le serpent, dont les replis s'enlacent autour du tronc et des branches de l'arbre de la science du bien et du mal, a le corps terminé par un buste d'homme et présente à Eve le fruit défendu. En manger et devenir déesse, quelle perspective attrayante! La première femme succombe et avec elle Adam goûte la malheureuse pomme.

La punition est immédiatement infligée. Dans le lobe du bas, ces malheureux proscrits chassés par un ange sont déjà sur le seuil de la porte qui va leur fermer l'entrée de cette belle patrie où ils n'ont pas su goûter le bonheur incomparable pour lequel Dieu les avait créés.

Au fond du vitrail, trois scènes différentes sont décrites. A gauche, un ange penché sur le mur crénelé du paradis terrestre ne permet pas de l'escalader. Au milieu est la scène lugubre de la mort. Malgré 930 ans de vie, le chef de l'humanité a terminé sa longue carrière. Seth, l'héritier des promesses divines, lui a fermé les yeux. Adam ne s'est point endormi sans espérance. Comme Job, il sait que son Rédempteur est vivant et qu'il ressuscitera au dernier jour (*Job,* XX, 25). Sur son cercueil est gravée cette consolante inscription : *Resurgam.*

Première chapelle rayonnante.

On y voit trois vitraux avec chacun trois médaillons au fond bleu damassé. Pour étudier, conformément à l'ordre chronologique, ces neuf médaillons consacrés à l'enfance du Rédempteur, il faut les suivre de bas en haut.

1er MÉDAILLON. — *L'Annonciation.* — L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle sera la mère du Désiré des nations, attendu pendant 4000 ans. Le lis symbolise la pureté de la Vierge sans tache. La colombe rappelle le Saint-Esprit dont l'ombre féconde couvre la mère de Dieu.

2e MÉDAILLON. — *La Visitation.* — Marie a traversé les régions montagneuses qui se trouvent entre Nazareth et Hébron. Elle arrive chez sa cousine Elisabeth. Dieu qui voulait sanctifier Jean-Baptiste avant sa naissance, a

lui-même inspiré ce voyage. Deux anges, ses fidèles messagers, veilleront sur la maison de Zacharie.

3e MÉDAILLON. — *Nativité de Notre-Seigneur.* — Jésus est né. Il repose dans son berceau, auprès de l'âne et du bœuf aux regards sympathiques. Le sculpteur de la porte du midi avait représenté Marie comme une mère souffrante et couchée, le peintre l'a imité.

4e MÉDAILLON. — *Appel des bergers.* — Les bergers doivent venir les premiers auprès de l'Enfant-Dieu qui a choisi une étable pour palais. Un ange leur annonce la grande nouvelle et leur indique à quels signes ils reconnaîtront le Sauveur nouveau-né.

5e MÉDAILLON. — *Adoration des bergers.* — Sous un magnifique portique aux chapiteaux corinthiens, les bergers adorent l'enfant de Bethléem, la gloire de leur patrie.

6e MÉDAILLON. — *L'étoile conduit les Mages.* — Les grands du monde rendront également leurs hommages au Roi des rois. Une étoile précède et conduit les Mages. Suivant les peintures du moyen âge, ils montent des chevaux et ressemblent non à des princes de l'Orient, mais à des paladins vêtus de la saïe et des chausses.

7e MÉDAILLON. — *Adoration des Mages.* — Les Mages offrent à Jésus leurs riches présents : de l'or à l'Enfant-Roi, de l'encens à l'Enfant-Dieu, de la myrrhe à l'Enfant-Rédempteur qui doit souffrir, mourir, être enseveli pour le salut du monde.

8e MÉDAILLON. — *Le massacre des Saints Innocents est ordonné.* — Hérode redoute un rival dans Jésus proclamé au temple comme le libérateur d'Israël. Les Mages ne sont point revenus lui indiquer le lieu de sa retraite. Il n'échappera cependant pas à sa vengeance. Dans l'exal-

tation de sa colère, l'Iduméen ordonne le massacre des enfants de Bethléem et des environs âgés de moins de deux ans.

9e MÉDAILLON. — *Massacre des Saints Innocents.* — Le massacre des Saints Innocents est impitoyablement exécuté et on entend dans Rama les cris et les sanglots des mères éplorées. Pauvres mères ! séchez vos larmes : vos enfants ne sont plus, mais leur sang a coulé pour l'Enfant-Dieu. Jusqu'à la fin des siècles, des milliers de voix chanteront sur leurs tombes : « Salut, fleurs des martyrs, que le persécuteur a moissonnées au seuil de la vie, comme l'orage abat les roses naissantes ! Prémices de l'immolation rédemptrice, tendre troupeau de victimes, au pied de l'autel vos âmes innocentes se jouent parmi les palmes et les couronnes ! (1) »

Deuxième vitrail.

Dieu connaît les barbares projets d'Hérode. Les sanglantes exécutions de ce prince cruel seront inutiles. Dans le losange du bas, un ange apparaît à Joseph durant son sommeil : « Lève-toi, lui dit-il, prends l'enfant et sa mère et fuis en Egypte... Hérode poursuivra bientôt l'enfant pour le mettre à mort » (*Matth.*, XI, 13). De chaque côté, dans le demi-médaillon trilobé, on voit un ange muni du bâton de voyageur. Ils sont prêts à guider les pas des exilés dans les chemins difficiles et dangereux qu'il faudra suivre.

Immédiatement au-dessus, il y a deux médaillons consacrés à la fuite en Egypte. A gauche, les divins proscrits

(1) Hymn. *Saints Innoc.*

parcourent l'immense désert que les Israélites avaient traversé quinze siècles auparavant sous la conduite de Moïse. Joseph, en costume moyen âge, veille sur les deux êtres chéris dont il est la providence terrestre. A droite, les idoles égyptiennes chancellent. L'approche du vrai Dieu suffit pour renverser les fausses divinités.

Dans le losange central est la scène de la présentation de Jésus au temple. Marie, vierge dans la conception de son fils, vierge dans son ineffable enfantement, n'avait à se purifier d'aucune souillure; le Rédempteur n'avait pas lui-même besoin de rançon. Conformément à la loi de Jéhovah, Marie vint cependant au temple se soumettre à la loi de la purification et racheter son premier-né. L'humble vierge dépose son divin enfant dans les mains du prêtre. Son offrande est celle des pauvres : deux tourterelles. Dans le demi-médaillon trilobé, un ange porte un flambeau. En cette fête de la Présentation, aussi nommée la Chandeleur, les fidèles portent également un cierge dont la flamme symbolise le Christ, le divin Illuminateur des peuples assis à l'ombre de la mort (*Luc,* I, 79).

Dans le médaillon supérieur de gauche, Joseph et Marie, après trois jours d'angoisses, retrouvent Jésus, âgé de douze ans, au milieu des docteurs d'Israël étonnés de la façon dont il commente les Ecritures. A droite est représenté le baptême de Notre-Seigneur. Jésus est descendu dans le fleuve du Jourdain. L'eau reçoit le pouvoir de régénérer les âmes, et Jean-Baptiste la répand sur le front de Celui qui l'a choisi comme son précurseur. L'Esprit-Saint, sous la forme d'une colombe, se repose sur la tête du Fils bien-aimé de Dieu le Père. Un ange est prêt à recouvrir d'un linge son divin Maître.

La voix de celui qui crie dans le désert ne connaît pas de ménagements pour les grands. Jean-Baptiste se présente devant Hérode publiquement adultère et incestueux, et lui dit en face : « Roi, ce que vous faites est un crime. » On enferme l'homme de Dieu dans la forteresse de Machéronte. Du fond de sa prison, il continue à reprocher au prince sa conduite scandaleuse. La mort sera le prix de la sainte liberté de sa parole. Hérodiade se vengera. A l'instigation de sa mère, Salomé demande la tête de Jean-Baptiste, et cette noble tête va rouler sous le sabre du bourreau. De chaque côté, dans le demi-médaillon trilobé, un ange porte une couronne, la couronne du martyre de la vérité.

Deuxième chapelle rayonnante.

1er MÉDAILLON. — *Noces de Cana.* — Notre-Seigneur commence sa vie publique. Désormais ses miracles manifesteront sa puissance divine. Nous devons le premier à la sainte Vierge. A Cana, en Galilée, au jour de leurs noces, les époux allaient manquer de vin. Marie leur épargnera cette confusion. Sur sa demande, Jésus qui est avec elle au nombre des convives, change l'eau en vin dans les six urnes apportées à la salle du festin. En assistant à ces noces, Notre-Seigneur sanctifie le mariage qu'il doit élever à la dignité de sacrement.

2e MÉDAILLON. — *Tentation de Notre-Seigneur.* — Satan régnait en maître sur l'humanité avilie, sans oublier toutefois la prédiction de Jéhovah : « Une femme et son fils te briseront la tête. » Ce fils d'Adam, sauveur de sa race, quel sera-t-il ? L'archange maudit n'a point encore vu d'homme comparable à Jésus de Nazareth. Le Ré-

dempteur promis aurait-il donc paru ? Satan mettra son rival à l'épreuve afin d'en finir avec ses incertitudes. Au désert de Jéricho, Jésus avait terminé quarante jours de jeûne absolu quand le prince des ténèbres se présente devant lui et lui propose de manifester sa puissance en changeant en pain les pierres qui jonchent le sol. L'ange déchu essuie une humiliante défaite. Il n'a pu commander à Jésus, il le fera mourir.

3e MÉDAILLON. — *Guérison du paralytique.* — L'ange du Seigneur déploie ses ailes rapides. Il va remuer l'eau de la piscine probatique et lui donner ainsi la vertu miraculeuse de guérir le premier infirme qui y descendra. Avec quelle impatience les malades attendaient le mouvement des eaux ! Parmi eux, un pauvre paralytique, incapable d'obtenir par lui-même la première place, avait vainement sollicité, depuis trente-huit ans, une main charitable pour le descendre dans la piscine au moment favorable. L'heure de sa guérison est venue. Sur l'ordre efficace de Jésus, l'heureux miraculé charge son lit sur ses épaules et se met à marcher à la grande stupéfaction de tous les assistants.

4e MÉDAILLON. — *La Chananéenne.* — Notre-Seigneur était sur les confins de Tyr et de Sidon lorsqu'une femme païenne et Syro-Phénicienne de nation vint lui demander la guérison de sa fille, possédée du démon. Jésus sembla tout d'abord ne point prendre garde à ses supplications. « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » telle fut sa réponse. La mère ne se rebuta point. Elle se jeta aux pieds de Jésus et l'adora en lui disant : Seigneur, secourez-moi. Elle ne veut pas le pain des enfants, les miettes qui s'échappent de leurs mains

lui suffisent. « O femme, s'écrie Jésus, vaincu par cette persévérance, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le voulez. »

5e MÉDAILLON. — *Guérison des dix lépreux.* — A l'entrée d'un village, Notre-Seigneur rencontre dix lépreux. On les reconnaît facilement à leur peau recouverte d'une éruption squammeuse à écailles d'un blanc argentin et nacré. Avec quelle confiance ils sont venus au devant de celui dont la main bienfaisante a guéri tant de malades. « Jésus, notre maître, s'écrient-ils, ayez pitié de nous. — Allez vous montrer aux prêtres, » leur dit le Sauveur. Par ces paroles, il leur faisait entendre qu'ils seraient guéris en chemin puisque, suivant la loi, ils ne devaient se présenter aux prêtres que pour la constatation de leur guérison.

6e MÉDAILLON. — *Délivrance d'un possédé.* — Un jour de sabbat, à la synagogue de Capharnaüm, Jésus prêchait le royaume de Dieu. Tous écoutaient le prophète avec une religieuse attention, lorsqu'un démoniaque se mit à crier d'une voix lamentable : « Jésus de Nazareth ! laisse-nous ; qu'avons-nous à démêler avec toi? Viens-tu ici pour notre ruine? Je sais qui tu es. Tu es le saint de Dieu. » Devant la foule terrifiée, Jésus jeta sur le possédé un regard menaçant : « Tais-toi, dit-il à l'esprit malin, et sors de cet homme. » Forcé d'obéir, le démon abandonne sa victime.

7e MÉDAILLON. — *Guérison de l'aveugle-né.* — Près du temple de Jérusalem stationnait un aveugle de naissance bien connu des habitants dont il implorait la pitié. En le voyant, les disciples firent à leur Maître cette question : « Est-ce pour ses péchés ou pour les péchés de ceux qui

l'ont mis au monde que cet homme est né aveugle? » Jésus leur répondit : « Ce n'est ni pour ses péchés, ni pour ceux de son père ou de sa mère, mais c'est pour faire éclater sur lui les œuvres et la puissance de Dieu... » Après avoir dit ces paroles, il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, mit cette boue sur les yeux de l'aveugle-né et lui dit : « Allez vous laver dans la piscine de Siloë, au midi du temple. » L'aveugle y descendit, se lava et revint tout joyeux : il voyait.

8e MÉDAILLON. — *Jésus chasse les vendeurs du temple.* — Dans le temple lui-même, le parvis des Gentils était transformé en véritable marché. Indigné d'une telle profanation, Jésus, agissant avec autorité, somma les marchands de cesser un trafic qui déshonorait le temple de Jéhovah et troublait le recueillement des pèlerins. Comme ils ne tenaient aucun compte de ses observations, il s'arma d'un fouet et chassa devant lui bœufs et brebis avec leurs maîtres, renversa tables et comptoirs et dit aux vendeurs de colombes : « Enlevez tout cela d'ici et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de négoce. »

9e MÉDAILLON. — *Résurrection du fils de la veuve de Naïm.* — Jésus allait entrer avec ses disciples dans la petite ville de Naïm quand un convoi funèbre le força de s'arrêter. On portait en terre un adolescent, fils unique d'une veuve désolée. Une foule immense suivait le cercueil par sympathie pour la malheureuse mère. A la vue de cette femme en pleurs, Jésus, profondément attendri, lui dit avec bonté : « Femme, ne pleurez plus. » Puis, s'approchant du cercueil, il le toucha de la main en disant d'une voix forte : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. » Et voilà que le mort se leva et se mit à parler.

Troisième vitrail.

Le prophète Isaïe nous montre le Christ sortant de l'antique tige de Jessé, c'est-à-dire d'Isaï, le père de David, que les *Septante* nomment partout Jessaï, d'où est venu le nom de Jessé : « *Et egredietur virga de radice Jesse* (1). » Outre qu'il était la forme la plus naturelle pour représenter la généalogie de la sainte Vierge, l'arbre symbolique de Jessé, avec ses gracieux enroulements de feuillage, ses fleurs aux pétales animées, se prêtait admirablement aux ressources de la palette du peintre verrier. Aussi ce sujet figure-t-il souvent dans les anciennes verrières. En ressuscitant l'art de la peinture sur verre, M. Thévenot ne pouvait, surtout dans une église dédiée à la Vierge, oublier le thème iconographique particulièrement cher au moyen âgé. Le buffet des orgues cache malheureusement le vitrail qui est tout un poème sur les prophéties relatives à la venue du Sauveur.

Jessé, couché, a une physionomie calme et souriante; il semble, même en dormant, conserver le souvenir de l'illustration qui doit glorifier sa race. Du sein du patriarche s'élève la tige prédestinée dont les rameaux supportent les médaillons dans lesquels nous voyons David, Marie et Notre-Seigneur. De part et d'autre, sous un dais que surmontent des tours crénelées, les prophètes plongent leurs perçants regards dans l'avenir le plus lointain et tiennent à la main un phylactère sur lequel est consigné l'objet de leur vision. A droite de Notre-Seigneur, Malachie voit le soleil de justice : « *Et orietur sol justitiæ* » (IV, 2);

(1) Une tige s'élèvera de la racine de Jessé (*Is.*, XI, 1).

Isaïe, la Vierge féconde : « *Ecce virgo concipiet* » (VII, 14); Jérémie, le juste rejeton de David: « *Suscitabo David germen justum* » (XXIII, 5); Michée, la gloire de Bethléem : « *Ex Bethleem egredietur... dominator... Israel* » (V, 2). A gauche, il y a aussi quatre prophètes. Aggée aperçoit le Désiré des nations : « *Et veniet Desideratus cunctis gentibus* » (II, 8); Ezéchiel, le pasteur par excellence : « *Et suscitabo super eas pastorem unum* » (XXXIV, 23); Zacharie, l'homme vraiment digne de ce nom, se lever : « *Ecce vir Oriens nomen ejus* » (VI, 12); Nahum, le prédicateur de la bonne nouvelle : « *Ecce super montes pedes evangelizantis* » (I, 15).

Disposées en éventail et formant comme un plus complet épanouissement de la tige de Jessé, sept colombes occupent la partie supérieure du vitrail. Elles rappellent les sept dons de l'Esprit divin qui a éclairé les prophètes et parlé par leur bouche : « *Qui locutus est per prophetas.* »

Troisième chapelle rayonnante.

1er Médaillon. — *Jésus et la Samaritaine.* — Près de la ville de Sichem se trouvait un puits que Jacob avait autrefois creusé pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux. Après plusieurs jours de marche, le divin Maître, épuisé par un long voyage sous les feux d'un soleil ardent, s'assit sur les bords de ce puits pendant que ses disciples se dirigeaient vers la ville pour acheter des vivres. Vint alors une femme de Sichem pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : « Donnez-moi à boire. » Mais la femme de Samarie, pays schismatique, répondit avec une exclamation de surprise : « Comment, vous qui êtes Juif,

vous me demandez à boire, à moi qui suis Samaritaine? » Aussitôt Jésus la transporte dans une région surnaturelle dont il désire lui faire connaître les merveilles : « O femme, dit-il, si vous connaissiez le don de Dieu et quel est celui qui vous demande à boire, vous lui demanderiez vous-même de quoi étancher votre soif et il vous donnerait de l'eau vive. » Les bienveillantes paroles de Jésus ramenèrent cette pauvre âme égarée.

2e MÉDAILLON. — *La femme adultère.* — Quelque temps avant sa Passion, comme Jésus enseignait au temple, les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère : « Maître, lui dirent-ils, la loi de Moïse ordonne de lapider cette femme; mais vous, quel est sur cela votre sentiment? » C'était un piège habilement dressé. Si Jésus se prononçait contre la lapidation, on l'accuserait d'infraction à la loi; s'il demandait une condamnation, on lui reprocherait sa cruauté, car depuis le relâchement des mœurs et surtout la domination romaine, cette peine était rarement appliquée. « Que celui d'entre vous qui est sans péché, leur dit Jésus, lui jette la première pierre. » A cette parole, les Pharisiens déconcertés se retirent. « De tes accusateurs, dit alors Jésus à la femme debout devant lui, aucun ne t'a condamnée, je ne te condamnerai pas non plus, va et ne pèche plus. »

3e MÉDAILLON. — *L'hémorroïsse.* — Jésus allait auprès de la fille de Jaïre, jeune personne sur le point de rendre le dernier soupir. Une grande foule se pressait autour de lui. Sur son passage se trouvait une femme affligée d'une perte de sang depuis douze ans. Malgré les médecins, son état s'aggravait de jour en jour. Ayant ouï parler de Jésus, elle vint à travers la foule et, s'approchant de lui,

par derrière, elle toucha la frange de sa robe « car, se disait-elle, si je puis seulement toucher le bord de son vêtement, je serai guérie. » Au même instant le flux de sang s'arrêta. Jésus avait senti qu'une vertu sortait de lui et il chercha à découvrir la personne indiscrète qui l'avait touché. Voyant qu'elle ne pouvait rester cachée, la pauvre femme se jeta humblement à ses pieds et confessa la vérité tout entière. « Ayez confiance, ma fille, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvée. »

4e MÉDAILLON. — *Résurrection de la fille de Jaïre.* — Au moment de la guérison de l'hémorroïsse, on approchait de la demeure de Jaïre. Des serviteurs vinrent alors dire au prince de la synagogue : « Votre fille est morte; pourquoi importuner davantage le Maître et lui imposer une course plus longue? » Jésus l'ayant entendu, dit au père désespéré : « Ne craignez rien, croyez seulement et votre fille sera sauvée. » Dans la maison de la morte, suivant les coutumes juives, les joueurs de flûte faisaient entendre leurs airs plaintifs; les pleureurs, leurs cris et leurs lamentations. « Pourquoi ces pleurs et ces gémissements, dit Jésus à la foule attristée, cette fille n'est pas morte mais simplement endormie. » On se moquait de lui, car on la savait bien morte. Jésus fit sortir toutes les personnes et, pénétrant dans la chambre de la jeune fille avec le père et la mère, et les trois disciples, Pierre, Jacques et Jean, il toucha de sa main la main glacée de la morte et dit d'une voix forte : « Jeune fille, je te le commande, lève-toi. » La jeune fille se leva et se mit à marcher à la grande stupéfaction de ses parents qui n'en pouvaient croire leurs yeux.

5e MÉDAILLON. — *Paralytique.* — Un jour que Jésus,

après avoir passé le lac de Génézareth, était rentré à Capharnaüm, où il habitait ordinairement, un grand concours de peuple s'amassa autour de lui. Il vint même tant de monde à la maison où il se trouvait, que ni l'intérieur de l'habitation, ni la place ne les pouvaient contenir. Quatre hommes apportèrent alors sur une litière un pauvre paralytique qu'ils désiraient présenter à Jésus. Ne voyant aucun moyen de pénétrer par la porte, ils montèrent sur le toit par l'escalier du dehors et, par le comble ouvert, ils descendirent le lit du paralytique aux pieds du Sauveur. Jésus voyant leur foi, dit à ce paralytique : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Quelle parole blasphématoire pour les Pharisiens ! « Pourquoi, leur dit Jésus, roulez-vous dans vos cœurs de sinistres pensées ? — Lequel est le plus aisé de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis ; ou de lui dire : Levez-vous, emportez votre lit et marchez. » Et au même instant, sur l'ordre de Jésus, le paralytique se leva devant les Pharisiens confondus, prit son lit et s'en alla chez lui en rendant gloire à Dieu.

6e Médaillon. — *Marie-Madeleine parfume les pieds de Jésus.* — Six jours avant la dernière Pâque, Jésus arriva à Béthanie où demeurait Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts. Là, on lui apprête à souper dans la maison de Siméon le lépreux. Marthe servait à table et Lazare était parmi les convives. Pendant le repas, une femme, Marie, la pècheresse de Magdala, entra dans la salle du festin, portant un vase d'albâtre. Elle l'avait rempli d'une huile odoriférante de grand prix. Elle oignit de son nard parfumé les pieds du Sauveur, les essuya de ses cheveux, et ayant enfin brisé le vase, elle répandit le

reste du parfum sur la tête de Jésus; toute la maison fut embaumée de cette suave odeur. Il y eut des plaintes. Judas tenait la bourse dont il s'appropriait le contenu sans trop de scrupule. Il exprima tout haut son mécontentement : « Pourquoi, dit-il, n'a-t-on pas vendu ce parfum 300 deniers (environ 240 francs) pour les donner aux pauvres ? » Jésus prit la défense de Marie-Madeleine et en quels termes : « Je vous le dis, en vérité, partout où cet évangile sera prêché, et il le sera dans le monde entier, on racontera à la gloire de cette femme ce qu'elle vient de faire pour moi. »

7e MÉDAILLON. — *Transfiguration.* — L'annonce de la Passion avait découragé les disciples du Sauveur et confondu leurs espérances. Pour relever leur courage et confirmer leur foi, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les emmena sur la montagne du Thabor pour prier. Arrivé au sommet, Jésus entra en communication avec son Père, pendant que les trois apôtres, accablés de fatigue, s'endormaient d'un profond sommeil. A leur réveil quel ne fut pas leur étonnement? Le Maître leur apparaissait absolument transfiguré : son visage brillait comme le soleil, ses vêtements, d'une blancheur éclatante, resplendissaient comme la neige; deux hommes, pleins de majesté, Moïse et Elie, s'entretenaient avec lui de sa sortie de ce monde et des tourments qui l'attendaient à Jérusalem. Les apôtres ravis et fortifiés contemplaient cette scène avec admiration. Pierre, sous le charme de cette vision, l'aurait voulue éternelle.

8e MÉDAILLON. — *Résurrection de Lazare.* — Lazare était au plus mal. Ses sœurs en informèrent le divin Maître. Au lieu de se rendre immédiatement à Béthanie,

Jésus laissa la mort accomplir son œuvre. N'avait-il pas le pouvoir de lui arracher sa victime? A l'arrivée du Sauveur, Marthe et Marie, tout en pleurs, lui reprochèrent indirectement son absence prolongée : « Ah! disaient-elles, si vous vous fussiez trouvé ici, notre frère ne serait pas mort. » Emu jusqu'aux larmes, Jésus demanda l'endroit où reposait son ami Lazare et s'y rendit aussitôt. On enleva la pierre du sépulcre, et le cadavre, enveloppé dans son suaire, apparut à tous les yeux. Après une prière, le Fils de Dieu, étendant la main, s'écria d'une voix forte : « Lazare, sors du tombeau. » Le mort, déjà en décomposition, s'agita et sortit de la tombe les pieds et les mains entourés de bandelettes et le visage couvert du linceul.

9e Médaillon. — *Entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem.* — L'âne avait été la monture royale. C'est sur cet humble coursier que le vrai roi de Juda devait entrer dans sa capitale, suivant la prophétie de Zacharie : « Réjouis-toi, fille de Sion! Voici que ton roi vient à toi, plein de douceur, monté sur une ânesse et sur son ânon. » Une foule considérable entourait le divin thaumaturge. Les uns étendaient leurs vêtements le long du chemin, d'autres coupaient les branches d'arbres et en jonchaient la route; tous, à l'envi, célébraient ses louanges et remplissaient la vallée de Josaphat de ces cris de foi et d'amour : « Hosanna! Hosanna au plus haut des cieux! Gloire au fils de David! Béni soit celui qui nous vient au nom du Seigneur! »

Quatrième vitrail.

Dans le médaillon trilobé du bas est représentée la dernière Cène. Saint Jean, le disciple bien-aimé, repose sur

la poitrine du divin Maître. Judas, le traître, met la main au plat avec Notre-Seigneur; c'est le signe auquel on reconnaîtra sa trahison. Jésus avait réuni ses douze apôtres pour manger avec eux l'agneau pascal et instituer les sacrements de l'Eucharistie et de l'Ordre. Cependant ni l'agneau, ni le pain ne figurent sur la table. Suivant les traditions iconographiques et les peintures murales des catacombes, M. Thévenot a mis le poisson. Le poisson n'est-il pas le symbole du Christ? D'après plusieurs, il faut en chercher la raison dans le mot grec « ιχθυς » dont chaque lettre est l'initiale de plusieurs mots qui signifient : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

Dans le premier médaillon elliptique, il y a quatre scènes différentes : 1° Jésus lave les pieds à ses apôtres. 2° Judas vend son Maître. Les princes des prêtres lui donnent les 30 deniers, un peu moins de 30 francs. Le démon de l'avarice repose sur les épaules de l'apostat. 3° Agonie de Jésus au jardin des Oliviers. Le Rédempteur accepte le calice de la souffrance. Près de lui dorment ses apôtres vaincus par la fatigue. 4° La trahison. Par un baiser, Judas désigne Jésus à la troupe des soldats romains et des valets du grand-prêtre.

Le grand drame de la Passion commence. Dans le croisillon du milieu, on voit le second interrogatoire. Anne a déjà questionné le Sauveur. Jésus est maintenant devant le grand-prêtre Caïphe. Au nom du Dieu vivant, ce juge demande à Jésus s'il est le Christ, Fils de Dieu. Le Sauveur répond avec une souveraine dignité : « Tu l'as dit, je suis le Christ, le Fils du Dieu vivent. Un jour, tu verras le fils de l'homme, assis à la droite de Dieu, descendre sur les nuées du ciel pour juger le monde. » Le grand-

prêtre n'attendait que cette déclaration pour faire explosion : « Il a blasphémé, s'écria-t-il, vous venez de l'entendre; qu'avons-nous besoin de témoins ? » Et il déchire ses vêtements avec indignation.

A droite et à gauche, on voit un apôtre renégat. D'un côté, c'est la scène consolante du repentir : Pierre a renié son Maître avant que le coq n'ait chanté trois fois, mais il pleure sa faute. De l'autre côté, c'est le sombre tableau du suicide : Judas a livré son Maître et il se pend pour échapper aux remords de sa conscience. Avec le dernier souffle du malheureux s'échappe le démon du désespoir.

Dans le médaillon elliptique supérieur, quatre scènes sont consacrées à la suite de la Passion : 1° Jésus devant Pilate. C'était devant Pilate, l'orgueilleux représentant de la Rome impériale, que le procès, commencé devant le sanhédrin, devait se vider. Il fallait que le Fils de Dieu mourût, non comme un criminel supplicié par la justice de son pays, mais comme un innocent qui donne sa vie pour les coupables. Aussi l'autorité compétente, celle du gouverneur romain, remit-elle solennellement un brevet d'innocence au Sauveur, en même temps qu'elle prononçait contre lui un verdict de mort. Pilate, se lavant les mains, dit au peuple : « Je suis innocent du sang de ce juste: c'est vous qui en répondrez. » 2° et 3° La flagellation et le couronnement d'épines. Pilate, l'homme des expédients, a échoué dans toutes ses tentatives ; Hérode a méprisé Jésus sans le condamner; le peuple a préféré la grâce de Barrabas à celle de son bienfaiteur. Il faut du sang aux émeutiers. Le gouverneur romain espère les émouvoir en leur montrant Jésus comme un spectre sanglant après les traitements sacrilèges de la flagellation et

du couronnement d'épines. 4° Le portement de croix. La divine victime se dirige vers le Calvaire. Simon le Cyrénéen l'aide à porter le bois du sacrifice, et les saintes femmes l'accompagnent.

Dans le croisillon supérieur est la scène du crucifiement. Auprès de Jésus expirant se trouvent Marie, sa mère, et Jean, le disciple bien-aimé.

Quatrième chapelle rayonnante.

1er MÉDAILLON. — *Jésus est descendu de la croix et remis à sa mère.*

2e MÉDAILLON. — *Sépulture de Jésus dans le jardin de Joseph d'Arimathie, à proximité du Golgotha.*

3e MÉDAILLON. — *La résurrection.* — Dès l'aurore du jour de Pâques, Marie-Madeleine, Marie Cléophas et Salomé allaient au sépulcre, chargées de parfums qu'elles avaient achetés, et très préoccupées de savoir comment elles écarteraient la pierre énorme qui défendait l'accès de la grotte. Arrivées près du tombeau, elles aperçurent un ange dont l'aspect majestueux et la robe éblouissante les affola de terreur. L'ange leur dit : « Ne craignez pas; vous cherchez Jésus, le crucifié. C'est bien ici le lieu où on l'avait déposé, mais il n'y est plus : il est ressuscité. Allez donc et dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée; c'est là que vous le reverrez, comme il vous l'a promis. »

4e MÉDAILLON. — *Jésus aux limbes.* — La mort avait séparé l'âme et le corps de Notre-Seigneur. Tandis que le corps était dans le sépulcre de Joseph d'Arimathie, l'âme de Jésus descendit aux enfers pour y consoler les âmes des justes morts avant la Rédemption. Bientôt ces pa-

triarches et ces prophètes, parmi lesquels on reconnaît facilement Adam et Eve, le saint roi David, pourront entrer dans le ciel à la suite de Jésus.

5e MÉDAILLON. — *Apparition de Jésus à Marie-Madeleine.* — La sainte pénitente a reconnu son Maître au moment qu'il prononçait son nom et elle voudrait se jeter à ses pieds. Jésus ne lui permet pas de le toucher en disant : « Je ne suis pas encore monté vers Dieu mon Père. »

6e MÉDAILLON. — *Jésus à Emmaüs.* — Les deux disciples, réconfortés par les divines paroles qu'il ont entendues pendant la route, reconnaissent leur maître à la fraction du pain.

7e MÉDAILLON. — *Apparition aux apôtres.* — Les portes du Cénacle étaient fermées quand, pour la seconde fois, à huit jours d'intervalle, Jésus apparaît au milieu de ses disciples. Il va droit à l'apôtre incrédule et l'apostrophe en ces termes : « Thomas, regarde mes mains, et place ici ton doigt; approche ta main et mets-la dans la plaie de mon côté. Et maintenant ne sois plus incrédule, mais homme de foi. »

8e MÉDAILLON. — *L'Ascension.* — Suivant un tableau placé dans la salle des antiques au Louvre, le Sauveur a déjà disparu à demi aux yeux de ses apôtres muets de surprise et d'admiration.

9e MÉDAILLON. — *La Pentecôte.* — Au Cénacle, les disciples ont persévéré dans la prière avec Marie, mère de Jésus. L'Esprit promis et attendu paraît sous forme de langues de feu qui se reposent sur chacun des assistants.

Cinquième vitrail.

Ce vitrail nous rappelle nos destinées immortelles. Il fait admirablement pendant à celui de la création et de la

chute du premier homme. Dans ce dernier, on nous montrait la mort d'Adam et son inébranlable espérance en la résurrection. Voici les espérances du chef de l'humanité réalisées. Au son de la trompette angélique, les morts ressuscitent et sortent de leurs tombeaux. Enseveli sous la roche du Golgotha qu'arrosait le sang d'un Dieu, Adam se relève triomphant au pied de la croix rédemptrice.

La croix occupe la partie inférieure du vitrail. Auprès du tronc, on lit les paroles : « *Ecce lignum crucis in quo victus est qui vincebat in ligno.* » Ainsi nous est rappelée la préface de la croix dans laquelle « nous rendons grâces à Dieu d'avoir bien voulu attacher au bois de la croix le salut du genre humain afin que la vie nous fût rendue au moyen de ce qui nous avait donné la mort, et que celui qui par le bois avait triomphé, fût, par le bois, vaincu à son tour. » Aussi le peintre a-t-il placé en regard le triomphe et la défaite de Satan. Nous voyons symétriquement placés dans un vitrail l'arbre de la science du bien et du mal, et, dans l'autre, l'arbre de la croix.

Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons point tous transformés, doués des qualités des corps glorieux : « *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* » (*I. Corinth.*, XV, 51). Un jugement fixera notre sort. Dans le médaillon central de la grande rosace quadrilobée, on voit un bon et un mauvais ange, la balance à la main. Nous lisons dans les *Proverbes :* « *Pondus et statera judicia Domini sunt* (1). » Cette balance marque l'équité de la sentence. Deux prévenus attendent qu'elle soit portée.

(1) Le poids et la balance sont les jugements du Seigneur (XVI, 11).

Les uns iront à droite, les autres à gauche. A droite, les élus couronnés suivent librement un prince du ciel à la patrie bienheureuse. A gauche, un ange déchu enferme dans un cercle de fer des réprouvés de tout âge, de tout sexe et de toute condition et les entraîne au séjour des éternelles douleurs. Dans le lobe du haut, deux anges adorent avec respect l'étendard sacré de Jésus, leur divin roi. Dans les demi-médaillons trilobés, un ange, appuyé sur le bras de la croix, balance un encensoir d'or.

La rosace supérieure est consacrée au ciel. Jésus en occupe le centre. N'est-il pas le principe et la fin de toutes choses, comme l'indiquent les lettres Α et Ω ? Vainqueur de la mort, à l'abri de ses coups pour toujours, il la foule aux pieds et l'apostrophe par ces brusques et sublimes paroles : « O mort, où est ta victoire, ô mort, où est ton aiguillon? » (*I. Corinth.,* XV, 55.)

Dans le lobe du haut, on voit l'agneau portant avec joie le bois glorieux de son sacrifice, et il semble qu'on entende avec saint Jean, l'exilé de Pathmos, la voix puissante des chœurs angéliques, à laquelle font écho toutes les créatures de l'univers, pour redire à l'agneau : « Bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles » (*Apoc.,* V, 13).

Jésus a, à droite, Marie, sa mère, et à gauche, saint Jean, le disciple bien-aimé. En bas, Abraham reçoit les élus dans son sein. La sainte Ecriture parle à plusieurs reprises des bienheureux placés dans le sein d'Abraham. Le pauvre Lazare y fut emporté par les anges. C'est là que le riche sans cœur le voyait du fond de l'abîme infernal (*S. Luc,* XVI, 22). Voici l'explication de ces paroles. Dans l'évangile, Jésus assimile souvent la béatitude éter-

nelle à un banquet. Les convives, dans les festins juifs, étaient étendus sur des divans et appuyés sur le bras gauche. La seconde place était à la droite de celui qui présidait. Le convive qui l'occupait était ainsi comme couché sur le sein du plus digne. Saint Jean, à la dernière Cène, se trouvait appuyé sur le cœur du divin Maître, grâce à cette coutume orientale. Voir Lazare dans le sein d'Abraham, c'était donc le voir parmi les convives du banquet éternel, à une place d'honneur. Conformément aux naïves peintures du moyen âge, on a représenté ici la scène d'après le sens littéral.

Enfin, dans le triangle du haut, est la Jérusalem céleste. Elle nous apparaît entourée d'une enceinte fortifiée. Entre deux tours crénelées on lit son nom : « *Hierosolyma celestis.* » Par l'un des arceaux romans s'échappe un torrent impétueux, le fleuve qui répand la joie dans la cité de Dieu : « *Fluminis impetus lœtificat civitatem Dei* » (*Ps.* XLV, 5). Entre les deux tours plus éloignées est écrit : « *Lucerna ejus est agnus* » (*Apoc.*, XXI, 23). L'agneau est la lumière de la patrie de délices. Puissions-nous jouir un jour de cette lumière éternelle !

De l'éternité à l'éternité par la création, la chute et la rédemption, tel est le chemin que nous avons parcouru.

VITRAUX DU CHŒUR

Cinq petites fenêtres s'ouvrent sur la demi-coupole qui surmonte le chœur. Il y a là deux grisailles et trois vitraux. Au milieu est l'image assez mal reproduite de Notre-Dame du Port. Elle est entourée de saint Joseph, son époux, et de sainte Anne, sa mère.

VITRAUX DES NEFS LATÉRALES

Les vitraux des nefs latérales sont relatifs à l'histoire de Notre-Dame du Port. Il y en a cinq au nord et deux au midi. On a en tout vingt-un médaillons destinés à rappeler les plus glorieux souvenirs de l'antique et vénéré sanctuaire de Marie. Pour suivre l'ordre chronologique, il faut commencer par le vitrail le plus rapproché du bras gauche du transept. Le médaillon inférieur renferme toujours les faits les plus anciens.

1er MÉDAILLON. — *Saint-Avit fonde l'église de Notre-Dame du Port* (580).

2e MÉDAILLON. — *Saint Avit prie devant la nouvelle église.*

3e MÉDAILLON. — *Saint Avit y est enseveli* (595).

4e MÉDAILLON. — *Les Normands envahissent le sanctuaire de Marie* (853).

5e MÉDAILLON. — *Le temple de la Vierge est livré aux flammes.*

6e MÉDAILLON. — *Saint Sigon, quarantième évêque de Clermont, restaure l'église de Notre-Dame du Port* (866).

7e MÉDAILLON. — *Le roi de France, Robert, est reçu avec honneur par les habitants de Clermont.* — Robert le Pieux, second roi de la race des Capétiens (996-1031), avait, au mépris des lois de l'Eglise, contracté avec Berthe, veuve d'Eudes, un mariage qu'un empêchement de parenté spirituelle rendait invalide. Excommunié par Grégoire V, ce prince racheta les égarements d'un mo-

ment par sa soumission à l'Eglise et par une bonté et une piété exemplaires. Comme il visitait les plus saints lieux de France, il ne pouvait manquer de se rendre à Notre-Dame du Port, l'un des pèlerinages les plus célèbres d'alors.

8e MÉDAILLON. — *Au moment où le roi fait son entrée dans l'église du Port, l'évêque de Clermont vient à sa rencontre.*

9e MÉDAILLON. — *Le pieux roi voue le royaume de France à la Vierge du Port* (1).

10e MÉDAILLON. — *Pierre l'Ermite prononce un discours sur les malheurs de Jérusalem* (novembre 1095). — La première croisade décidée sous les yeux de Notre-Dame du Port, aux cris de *Dieu le veut,* lui attira d'illustres et nombreux visiteurs et rattacha son nom à l'un des faits les plus célèbres des annales chrétiennes. La ville de Clermont, fière d'avoir servi de théâtre à ce premier et généreux mouvement qui emporta l'Europe, dans un élan général, vers la conquête de Jérusalem, prit dès lors pour ses armes la croix des croisés.

11e MÉDAILLON. — *Le Pape Urbain II, en l'église du Port, préside le concile de Clermont* (1095). — Dans ce concile tenu à l'occasion de la première croisade, le Sou-

(1) Louis IX vint deux fois en Auvergne, en 1254, à son retour de Palestine, et vers l'an 1262, à l'occasion du mariage de son fils Philippe. Le saint roi se recommanda certainement à la Vierge du Port dans chacune de ces circonstances. Plusieurs même prétendent que le mariage de son fils a été célébré à l'église du Port. La cathédrale, commencée en 1248, n'était pas, d'après eux, en état de recevoir le roi de France et l'héritier de la couronne.

Les autres souverains venus à Clermont sont : Philippe le Bel, en 1304; — Philippe le Valois, en 1335; — Charles VI, en 1394; — Charles VII, en 1438; — Louis XI, en 1464.

verain Pontife, entouré des prélats les plus distingués d'Italie, de France et d'Espagne, cardinaux, archevêques, évêques et abbés, fit plusieurs institutions parmi lesquelles furent la consécration spéciale du samedi à la Mère de Dieu et l'inauguration de la messe *Salve, sancta Parens* dont toutes les paroles respirent les sentiments d'une confiance si filiale en Marie et sont actuellement chantées dans l'univers entier.

12e MÉDAILLON. — *La messe* Salve, sancta Parens *est célébrée pour la première fois par le Souverain Pontife Urbain dans l'église du Port.* — Elle y fut chantée en présence de quatorze archevêques, de deux cents évêques, du comte d'Auvergne, des seigneurs de la province et des principaux habitants de Clermont.

13e MÉDAILLON. — *Avant de consacrer l'église de Saint-Alyre, Pascal II, aux pieds de Notre-Dame du Port, se tient dans une posture suppliante* (1106). — Le successeur d'Urbain II, cet humble mais ferme défenseur des droits de l'Eglise, venait là chercher le courage de lutter contre quatre antipapes et deux empereurs.

14e MÉDAILLON. — *Le Souverain Pontife Callixte II, traversant la France, visite l'église du Port* (1120). — Son désir de la paix n'empêche pas le Pontife, le doux arbitre des rois et des peuples, de songer à l'honneur du divin tombeau et de préparer une nouvelle croisade.

15e MÉDAILLON. — *Innocent II, sous les auspices de Notre-Dame du Port, célèbre le concile de Clermont* (1130). — Sa présence y attira un grand concours d'évêques et d'abbés, parmi lesquels tous remarquaient Bernard, l'éloquent prédicateur des gloires de la Vierge.

16e MÉDAILLON. — *Le Souverain Pontife Alexandre III*

recommande l'Eglise universelle, dans sa détresse, à Notre-Dame du Port (1162). — Par amour de la justice, il a bravé la haine des tyrans et il vient chercher auprès de Marie un asile contre les persécutions de Frédéric Barberousse.

17e Médaillon. — *Pierre de Barrière, prêchant en présence du Pape Boniface IX, n'a point assez d'éloges pour la Bienheureuse Vierge Marie du Port* (1393). — Comme cet orateur, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, prêchait en présence de Boniface IX et de plusieurs cardinaux sur la dévotion à Marie et les merveilleux effets qu'elle produisait en tous lieux, il cita les principaux sanctuaires où on l'honorait d'un culte particulier, et déclara que, parmi les églises de France, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Fourvières, Notre-Dame de Roc-Amadour, Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame du Port, où, de temps immémorial, il s'opérait le plus de miracles, celle de Notre-Dame du Port tenait le premier rang.

18e Médaillon. — *Eugène IV, pape, ratifie solennellement les statuts du Chapitre du Port* (1438). — Au milieu du xve siècle, quelques hebdomadaires et d'autres clercs refusaient de suivre les sages et anciennes prescriptions du Chapitre du Port. Les chanoines adressèrent au Souverain Pontife une supplique pour le prier de confirmer leurs statuts par la vertu de son autorité apostolique et de rappeler à leur observance ceux qui s'en étaient écartés. Eugène IV se trouvait alors à Florence. Il se rendit aux vœux du Chapitre et expédia de cette ville une bulle datée du 30 janvier. Cette mesure, émanée de la chaire pontificale, ramena dans l'ordre les violateurs de

la discipline capitulaire et donna aux statuts de Notre-Dame du Port une autorité que nul n'osa plus méconnaître.

19e MÉDAILLON. — *Vu l'intempérie de l'air, les principaux habitants de Clermont délibèrent en l'église cathédrale sur les moyens à prendre.* — C'était en l'année 1614. L'hiver avait été si long et si rigoureux qu'on ne s'attendait plus à aucune récolte. Au milieu de la consternation générale le souvenir des grâces extraordinaires obtenues par l'intercession de Notre-Dame du Port, la Vierge des calamités publiques, à la suite de processions faites dans de pareilles nécessités, vint relever les cœurs abattus. Le siège épiscopal venait de vaquer par la mort d'Antoine Rose, auquel Joachim d'Estaing ne succéda qu'en 1615. Dans ces conjonctures, la ville de Clermont prit d'elle-même la détermination de s'adresser à la consolatrice des affligés et de faire en son honneur une procession générale où serait portée l'image miraculeuse de la Vierge souterraine.

20e MÉDAILLON. — *On demande au Chapitre du Port l'autorisation de sortir l'image miraculeuse.*

21e MÉDAILLON. — *La sainte image de la B. V. M. du Port est solennellement portée en procession le 15 mai 1614.* — Un concours immense de fidèles et de prêtres prit part à la procession. Marie exauça les vœux de cette pieuse multitude. Par un des prodiges les plus signalés et dont il fut aisé de se convaincre, le temps s'adoucit, le ciel reprit sa sérénité, et tout parut renaître dans la nature. L'année fut des plus heureuses. La reconnaissance publique éclata à la vue de ce bienfait signalé. Joachim d'Estaing occupait le siège de Clermont, seule-

ment depuis quelques jours, lorsqu'il fut saisi d'une demande où on le suppliait de consacrer, par une fête annuelle, le souvenir des grâces qui venaient d'être obtenues. L'évêque fit constater juridiquement le prodige qui servait de motif à cette grave et solennelle démarche. Après les dépositions les plus favorables, il porta une ordonnance, en vertu de laquelle la fête de Notre-Dame du Port serait célébrée et chômée, le quinzième mai de chaque année, mais seulement dans l'église et paroisse qui portent son nom. En 1697, Mgr Bochard de Saron la rendait obligatoire pour toutes les paroisses de Clermont. En 1809, Mgr de Dampierre rétablit la fête disparue depuis la Révolution et la fixa au dimanche qui suit le 15 mai.

Il reste encore une grisaille à remplacer par un vitrail à médaillons légendaires. Déjà on en avait arrêté la composition : les fêtes magnifiques du retour de la Vierge dans son temple de prédilection après neuf ans d'absence causée par un vol sacrilège (du 28 janvier 1864 au 18 mai 1873) ; les solennités incomparables organisées à l'occasion du couronnement de la Madone vénérée (20 juin 1875), et de l'érection en basilique de son antique demeure (15 mai 1881), sont autant de dates glorieuses dont on voulait garder le précieux souvenir. Mais ce sont des faits trop récents, dirent les délégués du ministère des beaux-arts, et l'exécution du vitrail a été différée afin de ne point éveiller de trop vives susceptibilités artistiques.

CHAPITRE VII

Peintures murales.

Voici, à ce sujet, un travail de M. Mallay lu à l'Académie de Clermont, en 1855 :

« Deux chapelles sont décorées par M. Anatole Dauvergne. Elles sont placées dans les branches de croix sud et nord ; voûtées en calottes demi-sphériques, elles sont éclairées par trois petites baies garnies de verrières qui sortent des ateliers de M. Thévenot. Quatre colonnettes accompagnent ces croisées et supportent l'extrémité de leur cintre formant archivolte. Il résulte de cette disposition des figures architecturales que les surfaces planes sont trop étroites pour recevoir des personnages et comportent une simple ornementation.

» Sur les colonnes, sur les archivoltes, dans les embrasures, courent des rinceaux, des feuillages, aux teintes vives et éclatantes. Ici, ce sont des chevrons brisés, des rubans, des zigzags ; là, des fleurs empruntées à cette végétation imaginaire qui ne se trouve que dans l'architecture romane. Une colonne, brillante de couleurs, se détache sur un fond sombre et uni. Un ornement rectiligne se place à côté d'un enroulement de feuilles. Partout des oppositions de teintes sagement calculées et dont il résulte un ensemble harmonieux, partout les grandes lois du contraste et des effets qu'elles produisent.

» Les seules parties semblables dans les deux chapelles sont les deux grandes archivoltes et les coupoles peintes en bleu avec des étoiles d'or. Tous les autres ornements sont variés de dessin, de couleur, de mouvement, et cependant cette harmonie que l'on remarque dans la décoration de chaque chapelle, se retrouve dans leur ensemble. Il y a entre elles un air de famille : il semble que ce soit deux fleurs exotiques, implantées par hasard au milieu de cette église froide et nue comme toutes nos églises romanes dans leur état actuel.

» Ces travaux déjà exécutés constituent un fait archéologique d'une grande importance. On commence à comprendre qu'il faut rendre aux monuments religieux leur ornementation première, cette parure brillante de leur jeunesse, sans laquelle ils sont incomplets et comme défigurés.

» L'impulsion est donnée. Espérons que dans un avenir prochain la peinture murale reprendra dans nos églises le rang qu'elle doit y occuper (1). »

Près de quarante ans se sont écoulés et ces espérances sont toujours à réaliser pour Notre-Dame du Port. Faute de ressources, il faudra attendre encore longtemps.

Cependant de magnifiques peintures symboliques décorent les deux petites chapelles de la nef septentrionale. La chapelle du Rosaire est particulièrement remarquable avec ses rinceaux, ses draperies, ses arceaux romans, ses fleurs allégoriques et des invocations à la Vierge du Rosaire sur mosaïque vieil or.

(1) *Annales scientifiques et littéraires de l'Auvergne*, tome 28. Année 1855.

Dans la chapelle du Sacré-Cœur, les peintures, en parfaite harmonie avec le style de l'église, ont également un caractère archaïque, mais ce qu'il y a de réellement beau dans cette chapelle, c'est la statue du Sacré-Cœur. Cette magnifique statue de marbre de Carrare, faite en 1877, est due à l'habile ciseau de Bonnassieux, le célèbre sculpteur de la statue de Montmartre.

Dans cette même chapelle, trois tableaux méritent également de fixer l'attention. En entrant, on aperçoit, en face, deux peintures anciennes, sur bois, représentant saint Avit et saint Sigon. Les connaisseurs s'arrêtent aussi volontiers devant un petit tableau de l'Annonciation placé à gauche et entouré d'un cadre vieux chêne sculpté. Cette peinture fine est également sur bois. Les figures, excessivement soignées et où se trouve un peu d'affectation, de mignardise, indiquent l'époque de la Renaissance.

Que les amateurs de peinture regardent aussi dans la nef méridionale, près de la petite porte d'entrée, un beau tableau du Christ surmonté de l'Esprit-Saint et de Dieu le Père, et dans le bras sud du transept, une copie du tableau de Philippe de Champaigne : la descente de croix. L'original est dans la chapelle du château de Rueil.

CHAPITRE VIII

Crypte.

Au-dessous du sanctuaire est l'église souterraine ou la crypte dans laquelle on descend par deux escaliers placés dans le transept, de chaque côté du chœur.

Le pèlerin et le touriste ne peuvent oublier la sainteté du lieu où ils se trouvent. Avant toutes choses, ils doivent adorer le Saint-Sacrement et présenter leurs hommages respectueux et reconnaissants à Marie. On a tant de grâces à solliciter. Quoi de plus propre à nous rendre la Reine du ciel favorable qu'une prière du cœur faite dans ce coin privilégié de la terre où elle a accordé tant de bienfaits? Voulons-nous en lire l'histoire? Les murs de la crypte sont un livre ouvert à tous les yeux. Malgré la disparition des ex-voto antérieurs à la Révolution, on les y compte encore aujourd'hui par milliers (1).

Les dispositions de la crypte correspondent à celles du chœur de l'église supérieure. Les voûtes sont à plein cintre, un peu surbaissées et à arêtes vives. Le sanctuaire est isolé dans un hémicycle formé par huit colonnes gallo-romaines ou du moins composées de bases et de fûts antiques. Le déambulatoire qui l'entoure dessert de jolies

(1) Les plus anciens ex-voto remontent seulement à l'année 1861.

chapelles rayonnantes placées au-dessous de celles qui forment l'absida de la grande église. Dans la première absidiale, du côté de l'évangile, est un autel dédié à saint



Avit, fondateur de l'église. Dans la première absidiale du côté de l'épître, est l'autel consacré en l'honneur de saint Sigon.

Le maître-autel, en beau marbre, est précédé de quatre colonnes qui aident à supporter la voûte. Au-dessus du tabernacle se trouve la niche où est placée la statue vénérée de la Vierge.

Cette statue est fort ancienne. Après avoir élevé une église en l'honneur de Marie, saint Avit dut y placer une image ou une statue pour y rappeler d'une manière sensible, sinon la présence, au moins la pensée et le souvenir de la Reine du ciel. Cette statue est-elle celle que nous vénérons aujourd'hui ? Plusieurs le prétendent, non sans raison. Si on ne peut le prouver d'une façon péremptoire, on ne saurait non plus prouver le contraire. Une chose est certaine : la statue actuelle remonte à une époque très

reculée. Elle présente des caractères qui ne permettent pas à l'archéologue de lui assigner une date postérieure au XIVe siècle.

D'ailleurs en consultant l'histoire, en remontant les siècles, on trouve dans les auteurs des passages relatifs au privilège de la statue d'inspirer la confiance par des faveurs miraculeuses; jamais il n'est question de substitution ou de perte. Elle existait dans toute son intégrité quand éclata la Révolution française. A cette époque de funeste mémoire, la statue miraculeuse de Notre-Dame du Port fut plus heureuse que celles du Puy, de Chartres, et une foule d'autres; elle ne périt point. On a la preuve authentique de sa préservation. Les circonstances en sont connues et attestées par des témoignages certains (1).

Voici la description très exacte et pour ainsi dire canonique de cette statue, d'après M. l'abbé Chardon, vicaire général, qui l'a eue, un certain temps, entre les mains et sous les yeux, après son merveilleux recouvrement, en 1873.

« La Vierge est représentée assise. Elle tient l'Enfant-Jésus devant elle et sur le bras droit. Le bras, en se relevant, s'appuie du coude sur le genou et presse l'enfant contre le sein de sa mère. La mère, affectueusement inclinée vers l'enfant, porte plus loin son regard. L'enfant a le bras gauche au cou de sa mère, et, de la main droite, lui caresse le bas du visage. Son air est souriant et sa pose respire un complet abandon.

» L'expression de l'ensemble étonne quand on considère

(1) On peut lire le récit de cette préservation dans l'ouvrage intitulé : *Statue miraculeuse*, par M. l'abbé Chardon, vicaire général.


NOTRE DAME du PORT
VERITABLE IMAGE

combien les diverses parties ont été négligées. Dans l'Enfant-Jésus et dans la Vierge, les pieds, les mains et le visage sont d'un noir d'ébène. Le voile et la tunique de la sainte Vierge ont été argentés, son manteau doré. La dorure paraît encore un peu, mais il n'y a plus d'argenture que dans le fond des plis.

» La statue entière semble avoir été revêtue de plusieurs couches de peinture. Elle est en bois de cèdre et d'une extrême solidité. Sa hauteur est moindre que celle des statues ordinaires. Elle a seulement trente-trois centimètres (1). »

Au centre du chœur se trouve un puits de 3m50 de profondeur au-dessous du niveau du sanctuaire. Le diamètre est de 1 mètre, mais il y a largement 2 mètres à la base. La margelle cylindrique de bois est fermée par un couvercle conique. A la suite de la sécheresse de 1893, il y avait encore cinquante centimètres d'eau. Cette eau est toujours limpide, agréable et très froide. On venait jadis en chercher des pays les plus éloignés; les fidèles demandent de nos jours cette eau miraculeuse avec la même confiance.

La présence de cette source porterait à croire que l'emplacement sur lequel s'élève l'église de saint Avit était autrefois un centre de superstitions idolâtriques, un lieu saint du druidisme. « Cette source pourrait avoir été jadis l'objet de la vénération de nos ancêtres dans le Nemetum ou bois sacré qui couvrait alors la colline sur laquelle a été bâti Clermont. On sait, en effet, le culte particulier

(1) *La Statue miraculeuse de Notre-Dame du Port*, par M. l'abbé Chardon, p. 16.

des Celtes pour les sources et les fontaines. Plus tard, à l'avènement de la religion chrétienne, le culte local de cette source a pu faire place, là comme ailleurs, au culte de la Vierge immaculée dont la pureté sans tache se trouvait, du reste, admirablement figurée par le cristal de l'onde. Peut-être même y eut-il là, dès le principe, un oratoire ou quelque pieuse image de la Bienheureuse Vierge Marie qui continua d'y attirer les foules après comme avant la prédication de l'Evangile, et ce fut peut-être ce qui donna l'idée à saint Avit d'y construire un temple (1). » On raconte, en effet, que la statue miraculeuse devant laquelle tant de générations ont passé fut découverte en cet endroit par saint Avit; et un homme très érudit, qui s'est occupé d'une manière spéciale du passé de notre province, est persuadé que ce récit constitue vraiment la tradition. Si la statue est ainsi antérieure au monument, on comprend facilement pourquoi, malgré l'importance de l'antique pèlerinage, on se trouve en présence d'une statue sans valeur artistique et d'une taille aussi minime. Ne fallait-il pas la conserver précieusement envers et contre tout?

Une mosaïque d'un goût moderne forme le pavé du chœur; elle est composée de petits cubes de marbres de couleurs différentes. Au pied des colonnes, les dessins représentent des rosaces foliées et dans l'intervalle des damiers.

En face du maître-autel, dans la partie centrale du mur ouest, s'ouvre un enfoncement carré et exhaussé de cinq

(1) *Un Evêque d'Auvergne au VIe siècle*, par M. l'abbé Randanne, p. 45.

marches : c'est l'ancien martyrium. Cet enfoncement existait, en effet, avant les escaliers actuels qui remontent seulement aux réparations exécutées par M. Mallay. Auparavant, les escaliers s'ouvraient vers les chapelles en cul de four qui se trouvent à l'extrémité des transepts et venaient aboutir dans la souterraine aux deux extrémités du mur ouest, où l'on voit encore deux niches leur servant d'arrivée. A quoi aurait pu servir alors cet enfoncement central, si ce n'est de martyrium dont il a tous les caractères. « La confession (*martyrium, confessio*), nous dit M. Alfred Ramé (1), est, dans les anciens édifices chrétiens, distincte du reste de la crypte. Elle forme un réduit particulier. » C'est bien ce que nous avons ici, un réduit communiquant avec le reste de la crypte par trois arceaux. Les belles colonnes accouplées qui les soutiennent et celles qui se trouvent à l'intérieur de cette confession se distinguent des autres par leur élégance et la richesse de leurs chapiteaux. Finement ciselés, ils sont, comme ceux de l'église supérieure, ornés de brillants feuillages. On voit que l'artiste a voulu enrichir son œuvre de belles sculptures, pour rendre hommage à la sainteté des reliques qui devaient y reposer, et il a élevé ce lieu de quelques marches au-dessus de la crypte pour exposer à la piété des fidèles les restes des bienheureux martyrs.

(1) *Bulletin monumental*, t. XXVI, p. 63.

CHAPITRE IX

Couronnement de Notre-Dame du Port.

—

Au front de quelques statues de la Vierge nous apparaît une couronne, la plus belle après celle du ciel, et qui ne peut être décernée que par l'autorité la plus auguste de l'univers, celle du Souverain Pontife. La Vierge du Port avait tous les droits à l'hommage suprême de l'Eglise envers les Madones. Pendant les treize siècles passés dans son sanctuaire privilégié, ne la voyons-nous pas multiplier sans interruption les merveilles de sa bonté? Parmi ses saintes images, en est-il beaucoup qui aient été signalées par des faveurs miraculeuses, avec plus d'éclat, plus longtemps, et d'une manière plus continue?

Le 22 mai 1874, un Bref de Pie IX autorisait le couronnement de Notre-Dame du Port et désignait pour y présider Mgr Féron, évêque de Clermont.

On songe immédiatement à la préparation des couronnes. Un appel est adressé aux dames de la ville et du diocèse qui pourraient offrir des pierreries et des diamants. Quatre mois suffirent pour recueillir plus de huit cents diamants, émeraudes, hyacinthes, opales, rubis et saphirs, d'une valeur approximative de trente mille francs.

Le 18 mai 1875, M. Chardon, vicaire général, M. Boirie, alors curé de Notre-Dame du Port, et 200 pèlerins d'Auvergne reçus en audience solennelle au Vatican, en-

téndaient de la bouche même du Saint-Père la confirmation du décret pontifical et voyaient Sa Sainteté bénir les couronnes de Notre-Dame du Port et de son divin Enfant.

Le couronnement fut fixé au 20 juin de cette année 1875. Pour ajouter à sa solennité, Mgr Féron ordonna qu'il fût précédé d'un *Triduum*. Mgr Mermillod, alors évêque d'Hébron et vicaire apostolique de Genève, voulut bien accepter de le prêcher les 17, 18 et 19 juin. Le noble proscrit, l'intrépide défenseur des libertés religieuses fut pathétique, entraînant, et produisit dans les âmes des effets qui resteront.

Enfin le grand jour est venu. Comment rappeler dignement ce triomphe de notre Mère ! Une main novice ne saurait y suffire. Pourquoi ne pas faire appel à la plume exercée du prêtre privilégié de Notre-Dame du Port, de celui entre les mains et sur le cœur duquel elle a voulu être reçue en rentrant dans son sanctuaire bien-aimé, après neuf ans d'une douloureuse absence ?

M. l'abbé Chardon, vicaire général, raconte ainsi cette fête qui réalisait l'un de ses vœux les plus ardents :

« Aux oriflammes qui ornent les maisons, aux riches tentures qui s'étalent, aux rubans de verdure qui enguirlandent les murailles, aux arcs de triomphe qui s'élèvent au-dessus des voies publiques, aux multitudes qui arrivent de toutes parts et encombrent les rues de la ville, on comprend que le 20 juin 1875 va être une de ces journées solennelles qui marquent dans l'histoire religieuse d'un peuple.

» Sur la place de la Croisade est élevé un vaste et gracieux monument de verdure et de fleurs. Dès neuf heures,

une foule innombrable l'entoure et s'étend jusque dans la profondeur des rues et des avenues adjacentes.

» Les joyeuses volées des cloches annoncent la première heure de la solennité. Le cortège se forme dans l'église du Port. Bientôt le défilé commence. Le clergé ouvre la marche. La statue miraculeuse est portée d'abord par quatre vicaires généraux (1). A la suite viennent les évêques avec leurs assistants :

» Mgr Duquesnay, évêque de Limoges; Mgr Grimardias, évêque de Cahors; Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève; Mgr Lebreton, évêque du Puy; Mgr Féron, évêque de Clermont; Mgr de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges.

» Le cortège avance au milieu des transports de la foule qui reçoit avec amour la bénédiction des évêques!

» Le spectacle est grandiose et saisissant. Jamais, depuis huit siècles, la ville de Clermont n'en offrit un semblable.

» Sur le point culminant de l'estrade apparaît, visible à tous, la statue miraculeuse. Au pied de l'autel, les Evêques; autour des Evêques, plus de sept cents ecclésiastiques; dans l'enceinte réservée, les autorités militaires et civiles : M. le Commandant du corps d'armée,

(1) Il est très rare que la statue miraculeuse sorte de son sanctuaire. Depuis le 18 mai 1873, jour où la Vierge du Port rentrait dans son église, après neuf ans d'absence, on l'a seulement portée trois fois en procession, les 20 juin 1875, 15 mai 1881 et 14 mai 1893; dans cette dernière circonstance à l'occasion de la sécheresse. On ne porte ordinairement que la statue dite des processions. Elle est plus haute d'un tiers et représente la Vierge noire, mais non inclinée, tenant l'Enfant-Jésus sur son genou gauche. Cette vierge noire est également très ancienne.

M. le Préfet, M. le Recteur d'Académie, M. le Procureur général, M. le Président du tribunal, les établissements diocésains, un détachement de troupe, et, dans le lointain, aussi loin que les regards peuvent s'étendre, dans les rues, aux fenêtres, sur les toits, partout des pèlerins.

» Le ciel et la terre prêtent leur magnificence à cette scène. Les collines et les montagnes lui forment une digne couronne. Les nuages, menaçants la veille, retiennent la pluie en leurs flancs et laissent arriver sur la ville les rayons d'un beau soleil.

» L'Auvergne est là avec sa vieille foi, avec ses souvenirs de grandeur nationale et religieuse. La ville de Clermont s'y trouve avec les âmes de ses immortels évêques, de ses saints et des grands hommes que le catholicisme lui suscita à travers les siècles.

» Mgr Grimardias est à l'autel : il célèbre les saints mystères au milieu des prières et des vœux de la foule, des chants du Grand-Séminaire et du clergé, des accents du clairon, des roulements du tambour et de la fanfare militaire.

» A la fin de la messe, un vicaire général (M. l'abbé Chardon), donne lecture du Bref qui accorde le couronnement de Notre-Dame du Port.

» Mgr de La Tour d'Auvergne apparaît alors au milieu de l'estrade. D'une voix pleine et émue, il adresse à l'immense auditoire qui l'entoure une allocution digne de la circonstance. Dans une sublime paraphrase des paroles *Regina cœli, lætare, alleluia!* il exalte les gloires et les grandeurs de Marie. A plusieurs reprises, sa sainte éloquence arrache de tous les cœurs ces cris magnifiques : « Vive Marie! vive Pie IX! vive la France! » Ce discours

demeurera comme une perle précieuse dans le trésor de nos archives religieuses.

» Après cette allocution, l'Archevêque de Bourges se rend à l'autel, prend les deux couronnes de diamants, en pose une sur la tête de la Vierge, et l'autre sur la tête de l'Enfant-Jésus. Aussitôt les cloches, les salves d'artillerie, les roulements de tambours annoncent le triomphe de Notre-Dame du Port.

» Le cantique de nos grandes joies est entonné. Dans une sainte ivresse, la foule chante les belles strophes du *Te Deum laudamus!*

» Les évêques donnent une bénédiction commune à la foule. Le cortège se reforme et rentre par la place d'Espagne dans l'église de Notre-Dame du Port.

» Le soir, les solennités sont reprises avec la même grandeur, la même vie. Elles commencent par une des plus imposantes processions que puisse voir une population chrétienne. Un piquet d'artillerie à cheval ouvre et ferme la marche.

» La fête continue dans la nuit. De brillantes illuminations prolongent dans la clarté d'un nouveau jour le triomphe de Notre-Dame du Port et font éclater de nouveaux transports de joie.

» Les églises, les places, les rues, les maisons de l'opulence, les mansardes des pauvres, les monuments publics, la Préfecture, la Banque, le Quartier-Général, l'Hôtel-de-Ville brillent de mille feux en l'honneur de Notre-Dame.

» Le peuple aimé de Marie circule, calme et joyeux, dans les rues jusqu'à une heure avancée. Dès minuit seulement commence la grande dispersion, et toutes les voies qui rayonnent de Clermont sont, à leur tour, couvertes de

pèlerins. Ils emportent dans leur âme d'immortels souvenirs et vont édifier par leur récit ceux qui n'ont pu assister à l'incomparable fête du couronnement (1). »

(1) *Plaque commémorative.* — Une plaque commémorative, destinée à perpétuer le souvenir de la fête du couronnement, est placée au côté gauche du transept et scellée dans le mur en face de la chapelle. Cette plaque de marbre blanc, surmontée d'une couronne, porte l'inscription suivante :

LE 20 JUIN 1875
LA STATUE MIRACULEUSE DE NOTRE-DAME DU PORT
ET DE L'ENFANT-JÉSUS A ÉTÉ COURONNÉE SOLENNELLEMENT
SUR LA PLACE DELILLE AU NOM
DE L'INSIGNE CHAPITRE DE LA BASILIQUE VATICANE
PAR BREF DE N. S. P. LE PAPE PIE IX
EN DATE DU 22 MAI 1874.

ÉTAIENT PRÉSENTS A LA CÉRÉMONIE :
MGR LA TOUR D'AUVERGNE, ARCHEVÊQUE DE BOURGES,
DÉLÉGUÉ PAR LE SOUVERAIN PONTIFE POUR LE COURONNEMENT ;
MGR FÉRON, ÉVÊQUE DE CLERMONT ;
MGR LEBRETON, ÉVÊQUE DU PUY ;
MGR MERMILLOD, ÉVÊQUE D'HÉBRON, VIC. APOSTOLIQUE DE GENÈVE ;
MGR GRIMARDIAS, ÉVÊQUE DE CAHORS ;
MGR DUQUESNAY, ÉVÊQUE DE LIMOGES ;
ET M. BOIRIE, CURÉ DE NOTRE-DAME DU PORT, CHANOINE HONORAIRE.

(On voit sur le fronton les armes de Pie IX, et, à la suite du texte, les armes des prélats.)

CHAPITRE X

Erection de l'église du Port en Basilique mineure.

—

Pie IX et Mgr Féron avaient exalté la statue miraculeuse en lui conférant les honneurs du couronnement et en lui donnant officiellement, parmi les images les plus célèbres et les plus vénérées de l'univers, la place que lui avait assignée déjà la piété des pèlerins.

Léon XIII et Mgr Boyer comprirent que les formes du dévouement n'étaient point encore épuisées et que l'acte de l'année 1875 semblait réclamer un complément : ils voulurent qu'à la dignité nouvelle de la sainte image répondît un nouveau degré de dignité dans le temple qui l'abrite.

L'évêque, prenant l'initiative, sollicita pour l'antique église de Notre-Dame du Port le titre glorieux de Basilique Mineure. Le Pape, après avoir personnellement examiné la demande, voulut bien l'accorder, non sans ajouter : « Les concessions de ce genre sont rares, mais les motifs allégués sont si légitimes et si puissants que je ne saurais refuser. »

Quelques mots d'explication suffiront à faire comprendre la haute valeur de cette distinction émanée du Saint-Siège.

Le titre de Basilique, mot dont l'étymologie grecque

signifie maison royale, s'appliquait probablement dans l'origine à tous les temples chrétiens. Dans la suite, il ne fut plus employé que pour désigner les antiques églises de Rome. On n'en compte qu'un très petit nombre qui portent le nom de Basiliques majeures : Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul, Sainte-Marie-Majeure, l'église des saints martyrs Etienne et Laurent, celles de Saint-Sébastien et de Sainte-Croix-de-Jérusalem.

En dehors des Basiliques majeures, au nombre de sept, il y a les Basiliques mineures qui participent à un degré inférieur à la distinction et aux privilèges des premières. Ce titre est conféré par les Souverains Pontifes à des sanctuaires remarquables par leur origine et leur illustration.

La France, qui est de toutes les contrées du monde catholique la mieux dotée sous ce rapport, en a eu jusqu'ici dans ses quatre-vingts diocèses, vingt-sept, parmi lesquelles quatorze cathédrales, neuf églises paroissiales et cinq églises de pèlerinage. Notre-Dame du Port est la neuvième église paroissiale honorée du titre de Basilique mineure.

Ce titre donne à l'église qui est l'objet de cette faveur des droits honorifiques et des privilèges spirituels.

C'est d'abord un droit de préséance sur les autres églises, à l'exception des Cathédrales. Les signes extérieurs et matériels sont un pavillon et une clochette placés à demeure dans le temple et que l'on porte dans les processions. La clochette figure l'éclatante renommée du sanctuaire, le pavillon est l'emblème de sa majesté, de l'abri qu'on y trouve contre les orages spirituels. Le clergé d'une Basilique a le droit de porter au chœur un costume spécial.

Quant au spirituel, le titre de Basilique n'emporte pas essentiellement les faveurs des indulgences, mais il en est ordinairement accompagné. Dans la circonstance présente, la part faite à la Basilique de Notre-Dame du Port est magnifique.

Nous savons qu'il existe à Rome une vaste et antique église dans laquelle les Papes vont prendre possession du souverain pontificat, et que l'on appelle la mère et la maîtresse de toutes les églises de la ville et du monde. *Omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput :* c'est la Basilique majeure de Saint-Jean de Latran, ainsi appelée à cause des bâtiments immenses que l'illustre et sénatoriale famille de Latran occupait sur le mont Célius. A travers les âges, les trésors spirituels y furent accumulés, et nul pèlerin ne visite Rome sans venir prier en un lieu aussi vénérable et aussi saint.

Au jour de son érection, la Basilique de Notre-Dame du Port a eu l'insigne faveur d'être affiliée à celle de Saint-Jean de Latran et d'entrer en participation de ses trésors. Elle en est devenue comme une dépendance intime, et, désormais, par les mêmes actes et aux mêmes conditions, nos âmes trouvent dans cette église les indulgences qu'elles trouveraient sous les dômes de la Basilique romaine.

Le 15 mai 1881, jour de la fête annuelle de Notre-Dame du Port, fut choisi pour la promulgation solennelle du Bref d'érection. L'éclat tout exceptionnel de cette fête était encore augmenté par la présence de S. G. Mgr Machebeuf, évêque du Colorado. L'ancien et le nouveau monde semblaient s'être donné rendez-vous pour glorifier Notre-Dame du Port.

L'érection du sanctuaire en Basilique était une faveur spirituelle insigne. Comment en témoigner notre reconnaissance? Dans la péroraison de l'éloquent discours prononcé à l'occasion de la promulgation des décrets pontificaux, M. l'abbé Chardon, vicaire général, nous disait :

« A partir de ce jour béni, plus souvent encore que par le passé, nos pas devront se diriger vers le temple auguste devenu Basilique. Nous pénétrerons avec un redoublement de respect jusqu'au trône treize fois séculaire de sa crypte, et là, avec une confiance que soutiendront à jamais ces éclatants témoignages du premier Pasteur du diocèse et du premier Pasteur de l'Eglise universelle, nous prierons et nous prierons encore. Au milieu de ces saintes gloires, dans cette atmosphère de parfums sacrés, aux pieds de la vénérable Image, sous ses yeux, toujours nos âmes s'élèveront et toujours nous nous sentirons meilleurs et plus près du ciel. »

LES PLAQUES COMMÉMORATIVES

Conformément aux prescriptions canoniques et à la tradition, le souvenir de l'érection de l'église en Basilique et de son affiliation à Saint-Jean de Latran sera perpétué dans la mémoire des peuples par une inscription en style épigraphique qui en rappelle la date et en résume les motifs. Elle est gravée sur deux plaques de marbre placées au côté gauche du transept et scellées contre le mur de la sacristie.

Ces plaques commémoratives mesurent 1^m 70 de hauteur sur 0^m 85 de largeur. Elles sont toutes les deux com-

posées des mêmes marbres. Au centre est une table carrée longue de marbre rouge antique, sur laquelle est gravée l'inscription commémorative. Elle est entourée d'une bordure unie étroite et saillante de marbre jaune. Cette table principale est posée sur un champ de marbre vert entouré lui-même d'une bordure de marbre gris, et terminé en haut et en bas par des hémicycles chargés d'ornements en relief.

La plaque de gauche porte l'inscription suivante :

LEO XIII PONT. MAX.
AD AVGENDAM
POPVLI CLAROMONTANI
IN VIRGINEM MAGNAM PIETATEM
ÆDEM B. MARIÆ A PORTV
ANTIQVA RELIGIONE PERCELEBREM
CONCILIISQUE IN EA HABITIS
AC SVMMORVM PONTIFICVM
PRÆSENTIA ET BENEFICIIS
HONESTATAM
ROGATV IO PETRI BOYER
EPISCOPI
BASILICÆ
APPELLATIONE
ET IVRE DONAVIT,
A CHR. MDCCCLXXX.

Léon XIII, Souverain Pontife, pour accroître la grande dévotion du peuple de Clermont envers la Vierge, à la prière de Jean-Pierre Boyer, évêque, a accordé à l'église de Notre-Dame du Port très célèbre par une vénération antique et honorée par les conciles qui s'y sont tenus, comme par la présence et les faveurs des Souverains Pontifes, le titre et les droits de Basilique, l'an du Christ 1880.

L'hémicycle supérieur de cette plaque porte les armes de Léon XIII.

Dans l'hémicycle inférieur sont ciselées entre deux

branches de lis fleuries, les armoiries de Notre-Dame du Port : un vaisseau crénelé vogue sur des ondes d'argent : il porte trois mâts, des rames, des cordages, des voiles. Dans l'azur du ciel, Notre-Dame du Port semble regarder le navire et lui indiquer la route.

La plaque de droite, semblable à la première, sauf quant aux ornements des hémicycles, rappelle l'affiliation de l'église à la Basilique de Latran.

DECRETO COLLEGI CANONICOR.
PRINCIPIS ECCLESIAR. BASILICÆ
OMNIBVS HANC ÆDEM
RELIGIONIS CAVSA INVISENTIBVS
DATVM ADTRIBVTVMQUE EST
VT AD PŒNAS ADMISSORVM.
EXPIANDAS
EODEM QVO BASILICAM LATERANENS.
IN URBE ADEUNTES
PRIVILEGIO VTANTVR.
CVIVS REI ERGO
IO PETRVS EPISCOPVS
ACTIS SOLEMNIBVS
IDIB. MAI. A. MDCCCLXXXI
TANTI BENEFICII AMPLITVDINEM
RITE PROMVLGAVIT.

Par un décret du Chapitre de la Basilique Maîtresse des églises, à tous ceux qui visiteront pieusement cette église, il est accordé et concédé, pour l'expiation des peines dues à leurs péchés, de jouir du même privilège que ceux qui visitent la Basilique de Latran, étant présents à Rome (1).

En vertu de ce décret, Jean-Pierre, évêque, par un acte solennel, le 15 mai de l'an 1881, a promulgué cette insigne faveur dans toute son étendue.

(1) *Privilèges des églises affiliées à la Basilique de Latran*. — A droite de la plaque commémorative du couronnement, dans un magnifique cadre surmonté des insignes de la Basilique, on voit une copie

Sur l'hémicycle supérieur on voit les armoiries du Chapitre de Latran, un pavillon à large frange surmontant les clefs de Saint-Pierre disposées en sautoir.

de la constitution *Assiduæ sollicitudinis* de Benoît XIV qui nous les fait connaître. Voici cette copie :

SOMMAIRE

DES INDULGENCES ET DES GRACES SPIRITUELLES

Dont jouissent les églises, autels, chapelles, confréries et sanctuaires affiliés et incorporés à la très sainte Cathédrale de Rome, l'église papale de Latran, d'après la constitution Assiduæ sollicitudinis *du Pape Benoît XIV d'heureuse mémoire, données à Sainte-Marie-Majeure la veille des nones de mai de l'an MDCCLI.*

Ces indulgences peuvent être également appliquées par un mode de suffrages aux âmes du purgatoire d'après un rescrit du Souverain Pontife Pie VI en date du 2 décembre 1780.

Tous les fidèles du Christ, de l'un et l'autre sexe, qui visiteront dévotement les sanctuaires ci-dessus désignés, aux fêtes de l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la Nativité de saint Jean-Baptiste, des saints Apôtres Pierre et Paul, de saint Jean l'évangéliste, de la dédicace de l'église de Latran, qui, vraiment repentants, recevront la sainte communion, après s'être confessés, obtiendront l'indulgence plénière et la rémission de leurs péchés, pourvu qu'ils y répandent devant Dieu de ferventes prières pour l'exaltation de la sainte Mère l'Eglise, pour l'extirpation des hérésies et pour la concorde des princes chrétiens.

Ces indulgences pourront être gagnées depuis les premières vêpres jusqu'au coucher du soleil en chacun des jours ci-dessus énumérés.

Ceux qui vraiment repentants et confessés rempliront les conditions prescrites plus haut gagneront une indulgence de sept ans et de sept quarantaines aux fêtes des autres saints Apôtres, André, Jacques, Thomas, Philippe et Jacques, Barthélemy, Mathieu, Simon et Jude, Mathias.

Ceux qui, vraiment repentants et ayant au moins le propos de se confesser, visiteront ces sanctuaires et y prieront aux intentions dont il est parlé ci-dessus, obtiendront indulgence de quatre ans et quatre quarantaines, en remplissant les conditions prescrites, chacun des jours suivants : depuis le premier dimanche de l'Avent jusqu'à la fête de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et depuis le mercredi des Cendres jusqu'à la résurrection de Notre-Seigneur.

Chacun des autres jours de l'année, ils recevront selon la forme en

L'hémicycle inférieur porte les armoiries de Sa Grandeur Mgr Boyer, évêque de Clermont.

Ces armoiries sont toutes en relief, burinées sur marbre de Carrare.

De chaque côté des plaques sont placés le pavillon et la clochette, emblèmes officiels de la Basilique.

usage dans l'Eglise une remise de cent jours sur les pénitences à eux enjointes, ou dont ils seraient d'ailleurs redevables à Dieu.

Enfin ceux qui aux jours des stations indiquées par le missel pour l'église de Latran, c'est-à-dire le premier dimanche de Carême, le dimanche des Rameaux, le Jeudi-Saint, le Samedi-Saint, le samedi de Quasimodo, le mardi des Rogations et la vigile de la Pentecôte, visiteront avec les mêmes sentiments de pénitence et le propos de se confesser quelqu'une desdites églises, chapelles, oratoires, confréries ou sanctuaires, et y prieront aux intentions sus-mentionnées, obtiendront les indulgences stationales, comme s'ils visitaient personnellement ladite église de Latran.

Pie IX avait déjà accordé une indulgence plénière pour la visite de l'église du Port, aux fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de l'Annonciation, de la Visitation, de la Purification, de l'Assomption et de Notre-Dame des Sept-Douleurs. On a également obtenu du même Souverain Pontife une indulgence plénière pour la neuvaine qui a lieu du 15 au 24 mai, à condition qu'on en ait suivi au moins cinq fois les exercices.

CHAPITRE XI

Trésor.

—

Rien ne saurait être trop beau pour le culte d'un Dieu, souverain Maître de l'univers, ou pour adresser à la Reine du ciel des hommages dignes d'elle. Aussi, malgré les pillages opérés pendant la Révolution et la pauvreté réelle du sanctuaire de Notre-Dame du Port (1), peut-on voir les riches et magnifiques offrandes d'âmes généreuses et reconnaissantes envers l'auguste patronne de l'Auvergne.

Nous dirons un mot des couronnes bénites par Pie IX, en 1875, de l'ornement sacerdotal du couronnement, l'un des plus beaux de France, et de la précieuse relique du voile de la sainte Vierge, dont l'église du Port a le bonheur de posséder une partie.

COURONNES

Voici comment, en 1875, un connaisseur appréciait les couronnes de la Vierge et de l'Enfant-Jésus, au moment même où elles paraissaient pour la première fois.

(1) L'entretien du mobilier considérable, nécessaire à un lieu de pèlerinage fréquenté, est excessivement coûteux. Surtout le service des messes nombreuses impose la lourde charge d'une maîtrise.

« Rien ne ressemble moins au convenu banal et au joli vulgaire que ces précieux bijoux. Rien n'y rappelle le diadème branchu ou l'aigrette prétentieuse que quelques-uns s'attendaient à retrouver. L'artiste a su échapper, à la fois, aux lourdeurs rebattues de l'orfèvrerie d'église et aux mièvreries des parures féminines. Des lignes, à peine infléchies, d'une pureté sévère et de tradition archaïque, se concentrent en ces mignons objets et gagnent, dans leurs proportions restreintes, l'exquisité et la grâce qui manquent d'ordinaire aux œuvres grandes.

» Les couronnes, de style byzantin, sont fermées comme celles qu'on attribue à la souveraineté suprême et supportent le globe surmonté de la croix. Elles sont constellées de huit cent vingt-trois diamants, émeraudes, hyacinthes, opales, rubis et saphirs, sertis en or massif, de teinte naturelle. Le bandeau, établi sur une rivière d'escarboucles, est composé de huit châtons, épanouis en marguerites aux corolles de diamants; celle du centre est, corolle et cœur, en brillants magnifiques, les sept autres s'irradient sur des calices de rubis, de saphirs, d'émeraudes, d'opales et d'hyacinthes. Des pierres, semblables de forme et de couleur, rattachent, du bandeau au globe, quatre côtes étincelantes comme la voie lactée. Tout aussi éblouissants sont le globe et la croix; là, les brillants pressés, en un semis habilement gradué, ne laissent à l'or qu'une place ténue et presque imperceptible.

» Si l'on considère, en ce chef-d'œuvre, les difficultés imposées par la dissemblance des matériaux, la disparité des teintes, des formes, des proportions, l'obligation de conserver les offrandes pieuses de nombreux donataires, tout en maintenant une symétrie absolue, l'ouvrier, d'ar-

liste qu'il nous semble, devient dilettante et l'on s'émerveille devant les patientes combinaisons qui ont produit l'harmonie de l'ensemble.

» Tel pétale de rose a imposé sa courbe, telle goutte de rosée, sa longueur, telle autre, sa forme oblongue et plane au dessin général. La demi-opacité de l'opale a servi l'eau limpide du brillant, le diamant noir a repoussé, comme une ombre, le relief d'un cordon lumineux, les rubis s'empourprent de tons plus chauds près des vertes émeraudes, les diamants scintillent comme des étoiles sur l'azur des saphirs, et la sombre hyacinthe arrête le contour correct du trèfle fleuronné.

» Découvrir l'artiste patient, le savant coloriste d'une œuvre semblable, n'était pas chose aisée. M. le curé du Port, en choisissant M. Coiffier, a fait preuve de sagacité éclairée.

» Avec la science d'un lapidaire expérimenté, le goût sûr qu'on lui sait et le désintéressement d'un chrétien, M. Coiffier a dérigé l'œuvre avec habileté et l'a conduite au plus heureux achèvement. »

En Italie, il n'est pas un seul sculpteur chrétien qui ne tienne à placer une de ses œuvres de prédilection sous le dôme de la Cathédrale de Milan. Cette faveur est, en quelque sorte, la consécration d'un talent reconnu. Bienheureux aussi, en cette catholique Auvergne, est celui dont le talent incontesté fut employé à diriger l'exécution du diadème de notre bien-aimée Vierge du Port !

ORNEMENTS

A l'occasion du couronnement de Notre-Dame du Port devaient avoir lieu des cérémonies d'un éclat incompa-

rable, ne fallait-il pas des ornements dignes de la circonstance? La maison Biais, chargée de les confectionner, a réalisé une œuvre vraiment artistique.

Ces vêtements sacerdotaux comprennent une chasuble et ses accessoires, deux dalmatiques et une chape. Le tout, d'une étoffe d'or fin riche dite liston chevronné, est orné de superbes orfrois avec rehauts de couleurs.

La chasuble est particulièrement remarquable. Moderne, quant à la forme, elle rappelle par ses ornements la belle architecture du roman auvergnat. Au centre, sous un arceau à plein cintre, on voit, assise sur son trône de miséricorde, la Vierge du Port. Cette image, brodée au petit point de soie, à l'aiguille, est d'une grande finesse et d'un travail achevé. Dans les bras de croix se trouvent la rose et le lis mystiques avec l'invocation : Notre-Dame du Port, priez pour nous. Aux pieds de la Madone, dans le montant de la croix et sous un second arceau roman, est placé un calice d'où s'échappent des épis de blé et des grappes de raisins, symboles du sacrifice offert à Dieu en mémoire de Notre-Dame. Enfin, dans le soubassement, apparaît le chiffre spécial de Notre-Dame du Port. Le fond de la chasuble est semé de lis couronnés et unis ensemble par des rinceaux de vigne. Une large bordure, dans le style du XII[e] siècle, et en parfaite harmonie avec tous les dessins, complète heureusement ce bel ensemble.

La partie pectorale rappelle les ornements déjà décrits. Comme motif spécial, il faut cependant examiner de près deux colombes symboliques se désaltérant au calice du précieux sang. C'est un merveilleux travail d'aiguille, une remarquable broderie au petit point de soie.

Ce que nous venons de dire permet suffisamment aux

visiteurs d'apprécier par eux-mêmes les orfrois et les autres broderies des dalmatiques et de la chape.

VOILE DE LA SAINTE VIERGE

Ce vêtement de Marie avait été, par suite d'une pieuse fraude, transporté à Constantinople dans le v[e] siècle, sous le règne de Léon le Grand. Ce prince fit élever, pour l'y déposer, un temple magnifique, le regardant comme un palladium pour sa ville impériale, le rempart le plus inexpugnable du siège de son empire.

Envoyée, dit-on, par l'impératrice Irène à Charlemagne, cette relique insigne fut offerte, vers l'an 876, par Charles le Chauve, petit-fils de ce grand prince, à l'église de Chartres.

Le voile ou vêtement intérieur de la très sainte Vierge reçut de la voix populaire le titre de sainte tunique ou de *sancta camisia*. C'est qu'en effet ce voile en tenait lieu, jusqu'à un certain point, chez les femmes de la Judée, puisqu'après avoir couvert la tête, il se croisait sur la poitrine et enveloppait aussi le corps à l'intérieur, sous le manteau dont les Juives avaient coutume de se couvrir.

Renfermée dans une châsse très riche, la sainte relique, d'une étoffe de soie écrue, est actuellement composée de deux morceaux, dont l'un est long de 2^{m} 12 sur 0^{m} 40 de largeur, et l'autre long de 0^{m} 25 sur 0^{m} 24 de large.

Depuis la donation faite par Charles le Chauve, la tradition, constante et publique, est attestée par les divers procès-verbaux et la succession des faits relatés dans les histoires de l'église et de la ville de Chartres. D'ailleurs,

des faits miraculeux, mieux encore que toutes les attestations écrites, prouvent que le voile a véritablement appartenu à la très sainte Vierge.

En 911, le terrible chef normand, Rollon, recule à la vue de la sainte relique et Chartres est sauvée.

Edouard III, roi d'Angleterre, au moment de s'emparer de la ville de Chartres, voit son armée décimée par un orage épouvantable survenu à la suite des ferventes prières des pieux habitants de la ville à leur auguste Souveraine, et la paix est signée à Brétigny (1360).

En 1832, le choléra morbus faisait de nombreuses victimes dans la cité chartraine. Le dimanche, 26 août, par ordre de Mgr Clausel de Montals, la sainte châsse est portée processionnellement dans toute la ville. Le terrible fléau s'enfuit devant la sainte relique, l'air vicié est purifié sur son passage.

Sur la demande de M. Boirie, curé de Notre-Dame du Port, Mgr Regnault, évêque de Chartres, envoyait le 9 août 1862, à l'antique pèlerinage de l'Auvergne, une partie de cette relique insigne.

Aux principales fêtes de la sainte Vierge, on expose, à la Souterraine, le reliquaire qui contient ce précieux trésor. C'est un riche reliquaire, de style roman, émaillé de pierreries. Dans le petit rectangle vitré du milieu, on voit trois reliques différentes : en haut, dans un petit reliquaire en vermeil, de forme ronde, est une parcelle du voile de la Vierge, de couleur jaunâtre; au milieu, un reliquaire en vermeil, de forme rectangulaire, renferme une seconde parcelle du voile de la sainte Vierge, de couleur rougeâtre et d'un décimètre de long sur six centimètres de large; enfin, dans un troisième reliquaire en vermeil, de forme

ronde, est fixée une petite pierre de la sainte maison de Lorette.

La tunique vénérée de la sainte Vierge a été, de tout temps, la sauvegarde, l'égide tutélaire de la cité carnute ; quel bonheur, pour la vieille cité arverne, d'être également abritée par un coin du voile virginal de Marie, l'humble épouse du charpentier Joseph, et la Mère toute-puissante de Jésus.



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VII

Peintures murales.

CHAPITRE VIII

Crypte.

CHAPITRE IX

Couronnement de Notre-Dame du Port.

CHAPITRE X

Erection de l'église en Basilique mineure.

CHAPITRE XI

Trésor.

Clermont, imp. BELLET. — 3897.



